

L'ITINÉRAIRE 2 RAISONS 5 ANS



3\$ Volume XXVI, n° 15
Montréal, 1^{er} août 2019
ABONNEMENTS AU
itinaire.ca

Exposition
Zilon
Page 36

Cultures autochtones
En quête de visibilité
Page 21

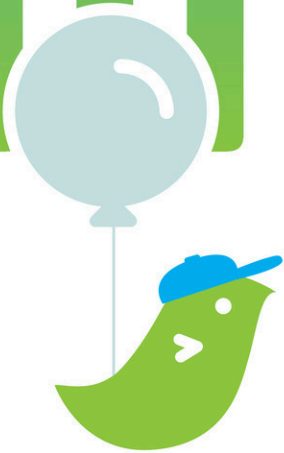
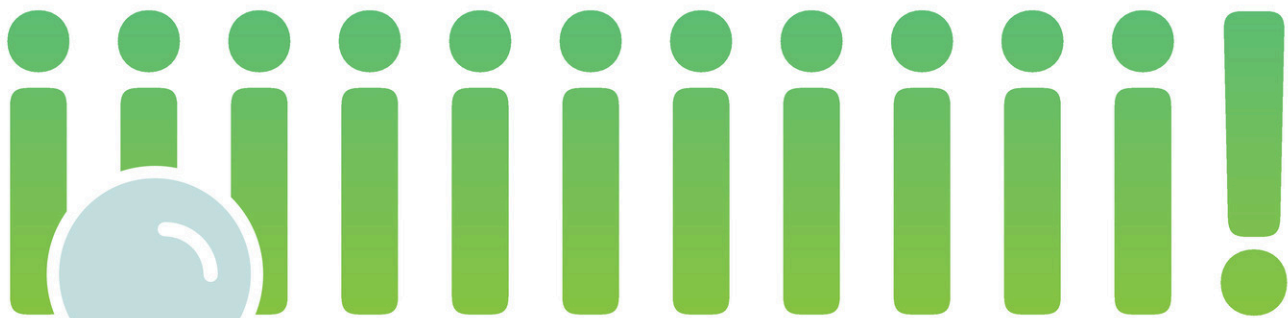
Samian

Le messenger

Page 14



Youpiii




Transport gratuit du 21 juin (16 h)
au 27 août pour les 6 à 11 ans*

stm.info/sortiesenfamille

* CERTAINES CONDITIONS S'APPLIQUENT

MOUVEMENT COLLECTIF





L'arrondissement de Ville-Marie reconnaît
l'excellent travail de l'équipe du magazine *L'itinéraire*.

ZOOM

Francine Duffy

Camelot n° 1393 | Âge 67 ans

Point de vente Bordeaux / Mont-Royal



Francine est née à Montréal. Durant sa jeunesse, les étés chez sa grand-mère, à Saint-Calixte, lui apportent joie et sérénité. C'est aussi une enfant qui réussit très bien à l'école.

Après ses études, elle décide de partir enseigner en Ontario ainsi que dans le nord du Québec, à Chapais, Fort Rupert, Eastmain, Chisasibi, Puvirnituq... « *Les Autochtones m'ont rendu la joie de vivre et ça m'est resté.* » Elle se fait des amies avec qui elle passe du bon temps. « *C'était la fête.* » Cette aventure formidable a duré six ans et elle garde de ces années une grande nostalgie.

Elle revient à Montréal pour vivre son grand amour et donne alors naissance à sa fille Catherine. Le divorce arrive peu de temps après et provoque chez elle un fort sentiment d'insécurité qui l'amène vers la dépression. « *J'ai entendu des voix... c'était le jour de mon anniversaire.* »

Elle doit donc cesser l'enseignement pour s'occuper de sa fille et prendre soin d'elle-même. Elle parvient à calmer les voix avec très peu de médication et son médecin qualifie son rétablissement de « *victoire de la psychiatrie.* »

Lorsque sa fille a six ans, elle tente un retour au travail en bureaucratie dans la fonction publique municipale. Des coupures budgétaires l'obligent à quitter son emploi. « *De toute façon, ce n'était pas mon bag.* »

C'est là qu'elle se retrouve sans domicile fixe, sous curatelle. « *J'étais dehors, mais j'ai fini par m'en sortir. C'était comme un miracle.* » Francine a une grande foi en Dieu, c'est ce qui l'aide à passer au travers mais c'est aussi grâce à l'intervention de sa fille, qui vit maintenant avec elle. « *Ma fille qui a toujours cru en moi.* » C'est elle qui l'encourage à aller travailler à la Maison des Amis, dans la friperie. « *Là j'ai retrouvé la joie et le bonheur entourée de gens bienveillants, positifs et encourageants.* »

À 65 ans, elle quitte la Maison des Amis. Pour boucler son budget, elle joint l'équipe de camelots de *L'itinéraire*. La vente n'est cependant pas sa force. « *Avec L'itinéraire je prends confiance en moi. C'est une forme de thérapie positive où tout doit bien aller.* »

Sa relation avec les gens de *L'itinéraire* vient ajouter à son quotidien une raison de plus d'avancer dans la vie. « *Tout ce qui compte dans la vie, c'est qu'on garde le cap, qu'on ne soit pas limité par les autres, ou autrement par soi-même.* »

Par Anita Barsetti · Bénévole à la rédaction

Photo Milton Fernandes

PARTENAIRES MAJEURS



L'itinéraire EST MEMBRE DE



PRINCIPAUX PARTENAIRES DE PROJETS



Nous tenons à remercier le ministère de la Santé et des Services sociaux de même que le Centre intégré universitaire de santé et de services sociaux du Centre-Sud-de-l'Île-de-Montréal pour leur contribution financière permettant ainsi la poursuite de notre mandat.

Canada

Nous reconnaissons l'appui financier du gouvernement du Canada. Les opinions exprimées dans cette publication (ou sur ce site Web) ne reflètent pas forcément celles du ministère du Patrimoine canadien.

La direction de L'itinéraire tient à rappeler qu'elle n'est pas responsable des gestes des vendeurs dans la rue. Si ces derniers vous proposent tout autre produit que le journal ou sollicitent des dons, ils ne le font pas pour L'itinéraire. Si vous avez des commentaires sur les propos tenus par les vendeurs ou sur leur comportement, communiquez sans hésiter avec Charles-Éric Lavery, chef du développement social par courriel à :

c.e.lavery@itineraire.ca
514 597-0238 poste 222

Les camelots l'achètent
1,50 \$

3\$ Prix de vente

1,50 \$
paie l'impression
+ coûts de production

Convention de la poste publication N°40910015, N°d'enregistrement 10764. Retourner toute correspondance ne pouvant être livrée au Canada, au Groupe communautaire L'itinéraire 2103, Sainte-Catherine Est Montréal (Québec) H2K 2H9

Mots de lecteurs

NDLR Nous nous réservons le droit de corriger et de raccourcir les textes

J'avais vu l'annonce de l'exposition permanente: *350 ans de pratiques artistiques au Québec* au MNBAQ mais je n'étais pas du tout convaincue qu'elle m'intéressait. Merci Mostapha, grâce à votre bon article (édition du 15 mai 2019, page 36) intéressant, clair, détaillé et enthousiaste vous m'avez convaincue. Je ferai éventuellement un voyage à Québec et je suivrai votre conseil ; je ne résisterai pas !,

Francine Forest

On aime ça vous lire !

Quand on vous croise dans la rue, vous nous dites souvent que vous aimez votre camelot, que vous avez apprécié tel article, que vous aimez notre magazine. Eh bien, écrivez-nous pour nous le dire ! Cette section vous est réservée tout spécialement.



RÉDACTION ET ADMINISTRATION
2103, rue Sainte-Catherine Est
Montréal (Qc) H2K 2H9

LE CAFÉ L'ITINÉRAIRE
2101, rue Sainte-Catherine Est
Téléphone : 514 597-0238
Télécopieur : 514 597-1544
Site : www.itineraire.ca

ISSN -1481-3572
Numéro de charité : 13648 4219 RR0001

Dépôt légal
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque de l'Assemblée nationale du Québec

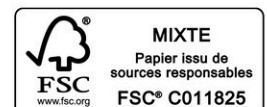
Le journal L'itinéraire a été créé en 1992 par Pierrette Desrosiers, Denise English, François Thivierge et Michèle Wilson. À cette époque, il était destiné aux gens en difficulté et offert gratuitement dans les services d'aide et les maisons de chambres. Depuis mai 1994, le journal de rue est vendu régulièrement par les camelots. Aujourd'hui le magazine bimensuel est produit par l'équipe de la rédaction et plus de 50 % du contenu est rédigé par les camelots.

Le Groupe L'itinéraire a pour mission de réaliser des projets d'économie sociale et des programmes d'insertion socioprofessionnelle, destinés au mieux-être des personnes vulnérables, soit des hommes et des femmes, jeunes ou âgés, à faible revenu et sans emploi, vivant notamment en situation d'itinérance, d'isolement social, de maladie mentale ou de dépendance. L'organisme propose des services de soutien communautaire et un milieu de vie à quelque 200 personnes afin de favoriser le développement social et l'autonomie fonctionnelle des personnes qui participent à ses programmes. Sans nos partenaires principaux qui contribuent de façon importante à la mission ou nos partenaires de réalisation engagés dans nos programmes, nous ne pourrions aider autant de personnes. L'itinéraire, ce sont plus de 2000 donateurs individuels et corporatifs qui aident nos camelots à s'en sortir. Merci à tous !

GESTION DE L'IMPRESSION

TVA PUBLICATIONS INC.
DIVISION ÉDITIONS SUR MESURE | 514 848-7000
Directeur général ROBERT RENAUD
Chef des communications graphiques DIANE GIGNAC
Chargée de projets GISÈLE BÉLANGER
Imprimeur TRANSCONTINENTAL

Québecor est fière de soutenir l'action sociale de L'itinéraire en contribuant à la production du magazine et en lui procurant des services de télécommunications.



LUC DESJARDINS
Directeur général et éditeur

RÉDACTION

JOSÉE PANET-RAYMOND
Éditrice adjointe et rédactrice en chef

ALEXANDRA GUELLIL
Journaliste, responsable société

LAURENT SOUMIS
Journaliste accompagnateur

JASON PARÉ
Responsable de la formation des participants

MILTON FERNANDES
Création visuelle

ALEXANDRE DUGUAY
Gestionnaire de communauté

IANIK MARCIL
Collaborateur

JUAN CARLOS JIMENEZ
Webmestre bénévole

CHRISTINE BARBEAU, ANITA BARSETTI, MARIE BRION,
IMÈNE HAMCHICHE, MADELEINE LAROCHE, ÉLIE MADOYAN,
HÉLÈNE MAI, DANIELA ARANIBAR, SANDRINE BINKIE
Bénévoles à la rédaction

PAUL ARSENAULT, LUCIE LAPORTE,
LAURE-ARIANNE PAYER, CAROLINE RODGERS
Bénévoles à la révision

Photo de la une
MATHIEU VACHON (TVS)

ADMINISTRATION

SYLVANA LLANOS
Responsable de la comptabilité

MARCELA CHAVES
Adjointe comptable - Commis au dépôt

NANCY TRÉPANIÉ
Adjointe administrative

PASCALLE PLANET
Développement philanthropique - Médias sociaux

DÉVELOPPEMENT SOCIAL

CHARLES-ÉRIC LAVERY
Chef du développement social

ISABELLE LACHARITÉ
Intervenante psychosociale

PIERRE TOUGAS
Responsable du Café

DOMINIC GUIMOND
Chargé de projet - Distribution

MÉLODIE GRENIER
Chargée de projet volet autochtone

NAHKA BERTRAND
Coordonnatrice du Café de la Maison ronde

ELLA MARTINDALE
Coordonnatrice adjointe du Café de la Maison ronde

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Présidente
JESSICA MAJOR - Davies Ward Phillips & Vineberg S.E.N.C.R.L./s.r.l.

Trésorier
GRÉGOIRE PILON - Ernst & Young S.E.N.C.R.L./s.r.l.

Vice-président
JEAN-PAUL LEBEL - Camelot de L'itinéraire

Secrétaire
FRANCK BÉZIAUD - Banque Nationale

Administrateurs
YVES LEVASSEUR - Levasseur Warren Coaching Inc.
SOPHIE RONDEAU - Avocate et doctorante en droit
ALEXANDRE VERDUN - Camelot de L'itinéraire
JEAN-CLAUDE NAULT - Camelot de L'itinéraire
YVON MASSICOTTE - Camelot de L'itinéraire

ÉDITORIAL

1^{er} août 2019
Volume XXVI, n° 15

Josée Panet-Raymond



Éditrice adjointe et rédactrice en chef

Ma 100^e édition!

C'est toujours une bonne idée de diversifier ses sources d'information. Ne se fier qu'à un seul média pour s'alimenter en nouvelles, c'est un peu comme manger la même chose tous les jours. Ça devient prévisible et ça manque de piquant. C'est pourquoi il faut plus de variété dans son assiette.

À L'itinéraire, on fait précisément ça depuis 25 ans. On offre un point de vue que nul autre média n'est en mesure de donner, celui des gens proches de la rue. Vraiment au ras des pâquerettes. On donne une voix à ceux et celles qui n'en ont habituellement pas. Des gens, qui, trop souvent, sont laissés-pour-compte par la société.

Bien sûr, les médias plus *mainstream* vont interviewer des gens de la rue ou des personnes marginalisées dans le cadre de reportages sur des sujets qui les concernent. Ça ne date pas d'hier. Mais leurs voix, et les questions qui les préoccupent, comme les inégalités sociales, l'aide sociale, l'accès au logement et la pauvreté se retrouvent trop souvent au bas du *line-up* des nouvelles du jour.

Mais il faut reconnaître que les choses changent un peu. On assiste effectivement à une plus grande diversification des voix. Prenez par exemple *La Presse* qui offre un espace aux camelots de *L'itinéraire* dans la section Débats tous les mois. Il s'agit d'un bon coup de pouce pour multiplier les points de vue et pour ouvrir davantage le dialogue avec le grand public. La réponse des lecteurs de *La Presse* aux écrits de nos camelots est d'ailleurs très favorable.

Les voix autochtones

Depuis quelques années, nous avons ajouté à notre calendrier éditorial annuel une édition qui porte largement sur les communautés autochtones. C'est le cas du présent numéro où l'on consacre un reportage à Samian, l'artiste algonquin multidisciplinaire bien connu des Québécois.

Un autre dossier porte sur la représentativité des Autochtones dans les médias en général. Là encore, on observe une augmentation de leur présence dans les médias, et ce, pas uniquement pour parler de problèmes ou de drames. Il émerge de plus en plus d'artistes, d'élues, de leaders de communautés, de professionnels, d'académiciens, d'historiens qui remettent les pendules à l'heure et qui donnent des points de vue plus collés sur leur réalité.

Au Québec, on n'a qu'à penser, entre autres, au chirurgien Stanley Vollant, à la poète et comédienne Natasha Kanapé Fontaine, tous deux Innus, Elisapie Isaac (Inuit), les politiciennes Michèle Audette (Innu), Marie-Josée Parent (Mi'kmaq) et Romeo Saganash (Cri). Et c'est sans oublier les Carey Price (Nuxalk-Dakelh), Jody Wilson-Raybould (Kwak'wala) et autres personnalités autochtones qui sont la fierté de leurs communautés. Bien que tout ce beau monde soit des exemples pour leurs nations et d'excellents porte-paroles, leurs rôles ne se limitent pas qu'à ça. On les reconnaît ou on devrait les reconnaître davantage pour leur expertise et leur crédibilité dans leurs champs d'action.

Je veux également citer en exemple le site Espaces autochtones de *Radio-Canada*, entièrement dédié aux Premières Nations et la chaîne *APTN* comme de très bonnes sources d'information. Ici, à *L'itinéraire*, nous souhaitons ainsi compter sur les voix autochtones pour nous informer, nous divertir et nous instruire. Mais surtout pour qu'elles prennent leur juste place au sein des médias.

VENTES PUBLICITAIRES

514 597-0238 poste 234

publicite@itineraire.ca

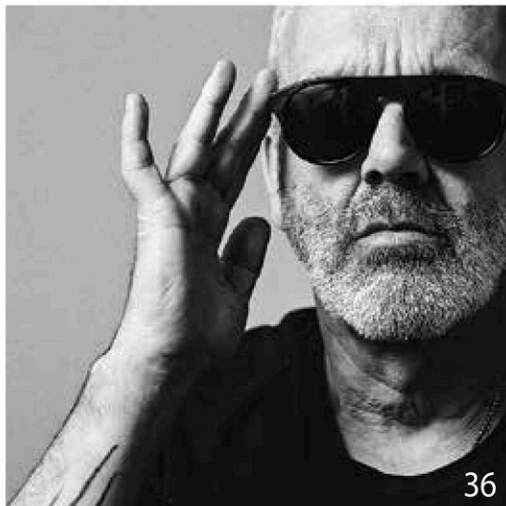
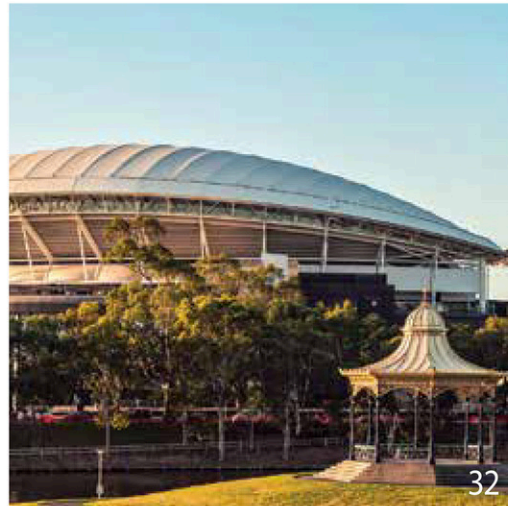


SOMMI



Mots de camelots

- 3 Zoom sur Francine
- 9 Cécile Crevier
- 9 France Lapointe
- 9 Gilles Bélanger
- 26 Denis Bourgeois
- 26 Sylvie Houle
- 26 Sylvain Pépin-Girard



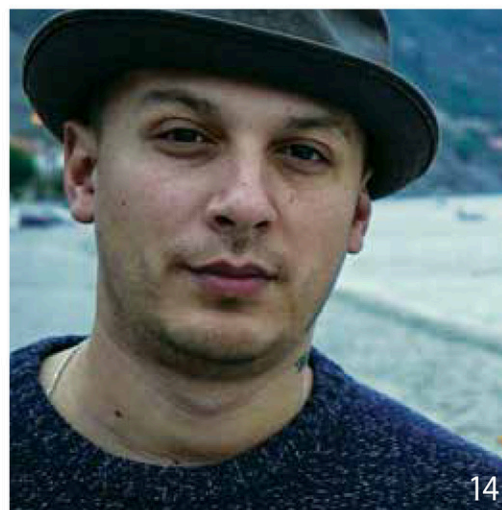
IMAIRE

1^{er} août 2019
Volume XXVI, n° 15

- 8 Rond-point international**
- 10 Questions d'actualité**
Pour éviter la judiciarisation
3 questions à Sonia LeBel
Laurent Soumis
- 13 Dans mes souvenirs**
Le temps des moissons
Saïd Farkouh
- 24 Dans la tête des camelots**
Quelle est ta région préférée du Québec ?
- 27 Chronique**
Le « rituel Claudia »
Cindy Rose
- 27 Société**
L'itinérance vue de Val-d'Or
Alexandra Guellil
- 32 Suivez le camelot guide! nouveau**
Adelaide, Australie
- 34 Espace sciences**
Yves Grégoire
- 36 Exposition**
Zilon - Artiste urbain
authentiquement punk!
Mathieu Thériault
- 42 Bande dessinée**
Siou
- 43 C't'encore drôle**
Moque-ries
Gilles Leblanc
- 44 Détente**

À la une

par Alexandra Guellil



Samian

Le messenger

Sur scène, Samian rappe en français et en algonquin, la langue de sa grand-mère et de son arrière-grand-mère. Les mots sont précieux pour lui, autant que le sont les quatre plumes d'aigle qu'il a reçues de ses aînés. Cet héritage lui confère une responsabilité d'action et de transmission culturelle. Par son hip-hop, il offre à son public ses *maux* qui sont parfois si libérateurs qu'ils inspirent les livres d'histoire et les tatouages. À l'occasion de la 29^{ème} édition du Festival Présence autochtone de Montréal, nous nous questionnons sur la représentativité des cultures autochtones, et plus globalement de la diversité culturelle. Un an après la controverse entourant les spectacles SLÄV et Kanata, où en sommes-nous ?



ÉTATS-UNIS La santé mentale de l'athlète moins tabou ?

Les athlètes qui ont des problèmes de santé mentale dans le sport sont encore trop stigmatisés, si bien que beaucoup refusent d'en parler publiquement. Pourtant, ils ne sont pas à l'abri. Kevin Love (sur la photo) évolue en tant qu'aïllier et pivot avec les Cavaliers de Cleveland. Après quelques années dans la NBA, il a eu des problèmes de dépression et d'anxiété et a brisé le silence. Et, il n'est pas le seul. Plusieurs experts confirment que les athlètes professionnels sont particulièrement susceptibles de connaître un problème de santé mentale, notamment en raison du perfectionnisme qui peut être pénible à vivre lorsque les résultats ne correspondent pas aux attentes. D'autres professionnels pensent au contraire que les mentalités dans le sport ont évolué et qu'il est plus facile d'aborder la psychologie du sport et de sensibiliser le public à l'existence de telles problématiques. Récemment, le nageur Michael Phelps twittait d'ailleurs « *qu'obtenir de l'aide était un signe de force et pas de faiblesse* ». (The Conversation / INSP)

ALLEMAGNE Changements climatiques et contradictions

Simon Jäggi, journaliste allemand, s'est étonné des réactions reçues lorsqu'il a manifesté son envie d'écrire un texte sur les changements climatiques. C'est que le sujet serait perçu comme trop compliqué pour certains et trop accusateur pour d'autres. Selon ses dires, nous aurions une surcharge d'informations liées aux changements climatiques, ce qui nous protégerait émotionnellement, si bien que nous nous ne rendons pas forcément compte des prouesses encore à faire dans le domaine pour réellement changer la situation. En rencontrant d'autres militants, il s'est rendu compte que parler des changements climatiques est loin d'être suffisant. Pour le journaliste, même si nous sommes probablement confrontés à la plus grande catastrophe environnementale de l'histoire de l'humanité, le silence des dernières années sur ce sujet est signe que nous sommes en contradiction. En d'autres termes : si nous voulons vraiment changer les choses, nous ne pouvons passer sous silence notre rôle dans ces changements parfois drastiques et devons radicalement changer nos modes de consommation. (Surprise / INSP)



L'itinéraire est membre du International Network of Street Papers (Réseau International des journaux de rue). Le réseau apporte son soutien à près de 100 journaux de rue dans 35 pays sur six continents. Plus de 250 000 sans-abri ont vu leur vie changer grâce à la vente de journaux de rue. Le contenu de ces pages nous a été relayé par nos collègues à travers le monde. Pour en savoir plus, visitez insp.ngo

Abus de pouvoir

Je travaille à L'itinéraire depuis cinq ans. Même si j'ai vécu des difficultés et que j'ai eu des problèmes de consommation d'alcool, je n'ai jamais eu affaire ni à la justice, ni à la police. Je n'ai pas de casier judiciaire. Je ne prends pas de drogues et je ne participe à aucune activité illicite. Je considère que je suis une bonne citoyenne.

Même si je vends L'itinéraire, il me manque parfois de l'argent pour arrondir mes fins de mois. À l'occasion, je sollicite les passants afin qu'ils me donnent un peu d'argent. En d'autres mots, je quête. Mais pas quand je vends le magazine, parce que c'est interdit.

Il y a un mois, alors que je demandais la charité dans le quartier Hochelaga, une policière et un policier se sont avancés vers moi m'accusant de contrevenir à la loi en quêtant sur la voie publique. J'ai tenté de leur expliquer ma situation, mais ils n'ont pas voulu m'écouter et j'ai écopé d'une contravention de 48 \$.

C'est une amende salée pour moi qui ai à peine de quoi vivre. J'étais en colère parce que j'ai l'impression que les policiers choisissent leurs « victimes ». Il y a plusieurs hommes et femmes qui quêtent à Montréal et certains ne sont jamais inquiétés.

Je croyais que ce serait un événement isolé puisque je n'ai jamais eu affaire à la police de ma vie. Mais quelques jours plus tard alors que j'étais à vélo, une voiture du SPVM m'a bloqué le chemin. La policière est sortie du véhicule et elle m'a demandé mon nom, ma date de naissance et mon adresse. J'ai répondu à ses questions pour ne pas avoir de « trouble », mais j'ai le sentiment d'avoir été victime d'abus de pouvoir et de harcèlement.

Je reprends ma vie en main grâce à L'itinéraire. Je voudrais pouvoir vivre dignement dans la paix comme tous les honnêtes citoyens. Je n'ai rien fait de mal, je ne suis pas une criminelle alors j'aimerais que la police de Montréal cesse de m'humilier et de me harceler.

CÉCILE CREVIER

CAMELOT ÉPICERIE MÉTRO PLUS MARQUIS
ET MÉTRO L'ASSOMPTION

Mots de camelots



Autochtones et inégalités à Montréal

Quand j'étais jeune, j'allais à l'école et j'avais une très bonne amie autochtone, la fille de Max Gros-Louis, Diane. Je me souviens d'elle comme si c'était hier. J'adorais aller chez eux.

De nos jours, quand je vois des gens autochtones, c'est dans un contexte plus triste. Je les vois aller dans plusieurs stations de métro, comme Place-des-Arts, Mont-Royal ou Berri-UQAM, en situation d'itinérance. Cela me choque; ça ne devrait pas exister.

Les Autochtones ont été abusés, depuis des siècles. Depuis ce temps, ils ont été expropriés de leurs territoires, qui ont été exploités pour les intérêts des Blancs. Les inégalités et les abus ont continué longtemps. Aujourd'hui, ces abus ont des conséquences sur les Autochtones qui se retrouvent souvent dans de mauvaises situations d'itinérance, de pauvreté et de violence. Ils sont souvent rejetés à cause de l'intolérance.

Il y a beaucoup d'inégalités partout, même dans notre ville et ailleurs en province. Il y a des gens qui naissent dans des conditions moins faciles que d'autres et qui vivent beaucoup d'injustices. Par exemple, il y a le cas des femmes autochtones disparues et assassinées. Ces cas sont souvent mal enquêtés et passent inaperçus.

Tout cela ne devrait pas arriver. Les gens devraient être plus informés sur la situation des Autochtones au Canada. Il devrait y avoir plus de lois pour protéger cette population, pour les soutenir et leur donner des ressources adéquates.

Si vous vous demandez comment aider, vous pouvez commencer par encourager le Café de la Maison ronde cet été, au métro Atwater au 2330 Rue Sainte-Catherine O., une ressource de L'itinéraire pour aider les Autochtones à sortir de situations précaires et à retourner sur le marché du travail.

FRANCE LAPOINTE

CAMELOT MONT-ROYAL / MENTANA

Des amours différents

Quand j'étais jeune, à l'âge de 18 ans, j'ai déjà eu une copine. Ça a duré environ un an. On a appris à se connaître. Avec les jours on est tombé en amour. On allait au restaurant, au cinéma.

Pour conquérir l'autre, il faut un grand cœur, de la reconnaissance et de la présence. C'est aussi une œuvre pour se réaliser et s'accomplir. Ça apporte beaucoup de plaisir, de douceur, et parfois du chagrin.

J'ai aussi rencontré d'autres femmes. J'ai eu quelques peines d'amour. Je me suis dit dans mon cœur que je referai ma vie, mais je n'oublierai jamais ces amours. Quand on est inquiet et orgueilleux, c'est le temps de l'itinérance...

Maintenant les gens que je vois tous les jours dans mon travail m'apportent un autre genre d'amour et ça me donne beaucoup d'énergie. Dans chaque personne devant moi, il y a toujours quelque chose qui me laisse de la beauté.

Quand les gens vont au travail on jase ensemble. Ils me disent qu'ils aiment ça et ça me fait grand bien. Quand on a parlé une première fois, ils reviennent car ils voient que j'ai une belle personnalité.

Chaque personne a des choses différentes et on n'aime pas tous les mêmes personnes, mais on est mieux tous réunis. Pour moi l'amour c'est de voir les gens heureux. J'aime l'humanité et la nature avec respect.

GILLES BÉLANGER

CAMELOT JEANNE-MANCE / RENÉ-LÉVESQUE



Pour éviter la judiciarisation

3 questions à Sonia LeBel

Ministre québécoise
de la Justice



PHOTO COURTOISE

Les tribunaux de la province croulent sous les dossiers de personnes précarisées à qui l'on reproche souvent des offenses somme toute mineures. La nouvelle ministre québécoise de la Justice, Sonia LeBel a décidé de s'attaquer à ce problème de judiciarisation excessive. Quelques jours avant la fin de la dernière session parlementaire de l'année, elle a déposé le projet de loi 32 « pour améliorer l'efficacité du système de justice pénale ». Selon elle, « les modifications proposées auront des retombées positives pour les citoyens et l'ensemble des intervenants judiciaires ».

1 Avec l'adoption du projet de loi 32, quelles sont les mesures qui seront mises en place pour adapter le système aux personnes en situation précaire (itinérance, santé mentale et toxicomanie) ?

En modifiant le code de procédure pénale, le projet de loi introduira des mesures permettant de tenir compte de la situation sociale de certains défendeurs afin de favoriser leur réhabilitation et de leur offrir des alternatives au processus judiciaire. En effet, plusieurs mesures contribueront à la mise en place de programmes pour adapter le système judiciaire aux personnes en situation d'itinérance, vivant des problématiques de santé mentale ou de toxicomanie, qui sont souvent surreprésentés dans le système de justice. De cette façon, une personne visée pourrait voir ses accusations retirées à la suite de sa participation à un programme de sensibilisation ou de prévention. Le projet de loi prévoit également des mesures permettant de déterminer certaines infractions pour lesquelles le non-paiement d'amendes n'entraînerait pas l'emprisonnement de la personne. De plus, il serait permis dans certains

cas de remplacer les travaux compensatoires par des mesures alternatives telles que reprendre des études, trouver un logement ou un travail. Ces mesures contribueront à désengorger les rôles et éviter, ultimement, qu'il y ait judiciarisation.

2 Ces mesures s'inspirent-elles de celles initiées en matière pénale par la Cour municipale de Montréal ? Seront-elles en place dans tous les districts judiciaires du Québec ?

Des programmes précurseurs existent déjà dans les villes de Québec, de Montréal et de Val-d'Or et s'adressent principalement aux personnes en situation d'itinérance. Ils ont en effet inspiré ces mesures du projet de loi, qui visent à favoriser et à encourager la mise en place de tels programmes à l'échelle du Québec. Nous voulons permettre aux personnes qui participent au programme de reprendre confiance en elles-mêmes et diminuer les possibilités de récidive en considérant le processus de réhabilitation.

3 Si le projet de loi est adopté dès l'automne, quel sera le calendrier de mise en place des mesures ? Nécessiteront-elles du personnel supplémentaire ?

À l'heure actuelle, nous ne pouvons pas nous avancer sur un échéancier pour l'adoption du projet de loi. En effet, le projet de loi a été déposé ce printemps. Il appartient à l'Assemblée nationale de convenir de son cheminement législatif. Présentement, plusieurs organismes travaillent déjà pour accompagner la clientèle vulnérable. Il n'est pas prévu d'augmenter les effectifs pour mettre en place ces mesures. ■



Donner un sens au travail

Les grands philosophes ont souvent posé la grande question du sens de la vie par la négative. Pourquoi nous ne nous suicidons pas, puisque la vie n'a pas de sens ? Albert Camus affirmait, dans le *Mythe de Sisyphe*, qu'il n'y avait qu'une grande question philosophique et que c'était celle du suicide. Comme la vie n'a pas de sens en elle-même, soutenait-il, c'est à nous de le reconstruire, de l'inventer. Mais dans un monde où nous sommes constamment à la course et épuisés par une multitude de contraintes et de soucis, qui a véritablement le loisir de donner un sens à sa vie ? Qui a la liberté de ne serait-ce que réfléchir adéquatement à la question ?

Entre le boulot, le trafic ou les pannes de métro, l'épicerie à faire et les repas à préparer, les devoirs et les activités sportives des enfants, il nous reste généralement peu de temps pour méditer et réfléchir.

Sous pression

Une récente étude de l'Institut de la statistique du Québec (ISQ) montre qu'une grande partie de la population québécoise est « sous pression en raison du manque de temps ». Cette étude analyse dans le détail l'emploi du temps des familles. Sur les 24 heures que compte une journée, l'ISQ montre que ces personnes ne consacrent que 3 heures 18 minutes en moyenne au « temps libre », c'est-à-dire la socialisation avec les autres, les activités sportives ou culturelles et autres loisirs. Il importe de noter que c'est une moyenne pour une journée typique de semaine.

Que fait-on de la vingtaine d'heures qui restent ? Environ la moitié (10 heures 39 minutes) est réservée à ce que l'ISQ nomme le « temps personnel » : alimentation, soins personnels (hygiène) et... sommeil. Une portion importante de la journée, 1h13 en moyenne, est grugée par le transport. Le reste (8 heures 30 minutes) est consacré au « temps productif », c'est-à-dire le travail, bien sûr, mais aussi les tâches domestiques et les soins aux enfants du ménage.

On est essoufflé juste à lire les tableaux statistiques de cette étude qui montre, en bout de piste, qu'on est très loin de la « société des loisirs » qu'on nous promettait.

Construire le sens

Ce n'est évidemment pas une surprise de constater dans l'étude de l'ISQ qu'une grande partie de nos journées est consacrée au travail. Il est toutefois un peu désespérant de voir qu'une grande partie de nos activités y sont également reliées plus ou moins directement, comme le transport. Au final, l'essentiel de notre temps éveillé tourne autour de notre vie professionnelle. On perd sa vie à la gagner, comme on dit.

On prétend souvent que les milléniaux valorisent davantage que les autres générations les expériences riches de sens, y compris et surtout dans leur vie professionnelle. Ces généralisations sont à prendre avec des pincettes. Quoiqu'il en soit, je suis persuadé qu'une très vaste proportion d'entre nous, et pas que les milléniaux, souhaite que son boulot soit gratifiant – ce qui ne veut pas dire que ce soit toujours le cas, bien au contraire. Nous courrons plus souvent qu'autrement après la prochaine échéance, la prochaine journée, la prochaine fin de mois.

Camus nous dit, à la fin de son livre, que nous devons imaginer Sisyphe heureux, même s'il est condamné à remonter sans cesse la pierre au sommet de la montagne. Je ne sais pas si Camus a raison, mais je crois que si nous écartons le suicide comme option, ce n'est pas tant parce que nous réussissons à construire un sens à notre vie et à notre travail, mais que nous n'avons tout simplement pas le luxe de le faire. Comme Sisyphe, nous roulons jour après jour notre pierre, celle de notre travail sans trop y réfléchir, sachant quelle dévalera la montagne à nouveau, et qu'il faudra la rouler encore en entrant au boulot le lendemain. Nous sommes condamnés à nous bricoler un bonheur à la petite semaine.

Logement social : plus qu'un simple répertoire

Par Alice Lepetit • Organisatrice communautaire au RAPSIM



Photo Dîners St-Louis

Ce printemps, le Réseau d'aide aux personnes seules et itinérantes de Montréal (RAPSIM) lançait la 7^e édition de son *Répertoire des ressources en hébergement et en logement social*. Cette publication constitue un outil précieux pour les intervenant.e.s communautaires, du réseau de la santé, des centres correctionnels et centres jeunesse. Mais, plus qu'un simple bottin, ce Répertoire témoigne du développement de réponses essentielles pour lutter contre l'itinérance.

Hébergement : un développement insuffisant

Le Répertoire rassemble les ressources offrant de l'hébergement d'urgence, de court et moyen terme et les projets de logements sociaux avec soutien communautaire destinés aux personnes ayant vécu l'itinérance ou étant à risque de l'être. Depuis la dernière édition de 2016, le volet hébergement d'urgence a connu peu de développement, le nombre d'unités stagnant autour de 800 places. Le volet hébergement de court et moyen terme a connu une légère augmentation pour atteindre près de 1000 places dont plus de 430 réservées aux femmes.

Le Répertoire souligne deux éléments importants : la diversité des ressources d'hébergement que ce soit par leur taille, localisation, public cible, approche d'intervention ou durée de séjour. Le maintien de cette diversité de ressources est essentiel pour rejoindre des personnes aux profils et besoins variés.

Deuxièmement, l'augmentation du nombre de places n'a pas suivi l'augmentation des besoins. D'où le débordement de plus en plus important observé dans les ressources au cours des dernières années. C'est particulièrement le cas dans les ressources pour femmes qui dénoncent le manque criant de places et l'urgence de développer des réponses supplémentaires.

Logement social : un développement à poursuivre

Du côté du logement social, le Répertoire montre un développement important de nouveaux projets. Depuis la dernière édition, ce sont ainsi plus de 350 unités qui se sont ajoutées, totalisant plus de 3100 logements destinés aux personnes itinérantes ou à risque de l'être, dont près de 450 unités réservées aux femmes. Le Répertoire témoigne encore une fois de la diversité de réponses en logement social : du logement transitoire et permanent, des projets rejoignant un public mixte ou plus spécifique (femmes, jeunes ou aîné.e.s, personnes vivant avec le VIH/Sida, etc.).

Implantés dans une diversité de quartiers, ils offrent pour la plupart du soutien communautaire, soit un volet intervention auprès des locataires. Cette pratique prend des formes variables selon les projets allant de l'accompagnement individuel dans les démarches à l'animation d'activités collectives comme des soupers communautaires ou l'apprentissage du vivre-ensemble entre locataires. Au-delà d'un toit, ces logements constituent de véritables milieux de vie. Chaque projet est unique et chaque unité représente l'assurance d'un toit sécuritaire, de qualité et stable pour la personne qui y vit, lui permettant de se reconstruire, de retrouver confiance en elle et en son entourage. Ces logements continuent de jouer un rôle essentiel tant pour prévenir le passage à la rue que pour permettre à des personnes d'en sortir de façon durable.

Pourtant, les groupes qui se lancent dans l'aventure du logement social le savent : le parcours est semé d'embûches. L'augmentation des coûts de construction, le coût d'achat et de décontamination des terrains et bâtisses et le sous-financement du soutien communautaire représentent des défis majeurs pour le développement de nouveaux projets.

Pour que de nouveaux projets s'ajoutent dans la 8^e édition du Répertoire

Pour que les projets puissent continuer de se développer, Québec doit non seulement financer la construction mais aussi l'intervention dans les projets de logements sociaux. Le gouvernement Legault doit, dès son prochain budget, réinvestir dans le programme AccèsLogis, principal programme de financement du logement social au Québec. Il doit également annoncer de nouveaux fonds pour le soutien communautaire en logement social.

Du côté d'Ottawa, les fonds annoncés en itinérance et en logement doivent permettre de soutenir le développement de nouvelles réponses en logement social. À ce titre, Québec et Ottawa négocient actuellement l'entente qui précisera les modalités d'affectation des fonds du programme *Vers un chez soi* (financement fédéral en itinérance) au Québec. Il est essentiel que cette entente prévoie le financement des immobilisations, soit le développement de réponses en logement social, parmi d'autres réponses en itinérance.

Pour consulter le Répertoire ou pour en commander des copies : www.rapsim.org ■

RAPSIM

Le réseau d'aide aux personnes seules et itinérantes de Montréal
www.rapsim.org | Tél : 514 879-1949



PAR SAÏD FARKOUH
CAMELOT MÉTRO MONTMORENCY

Le temps des moissons

Le soleil doré se répandait sur les champs de blé dans une région montagneuse située à l'ouest de la Syrie, près de la côte. À la fin d'un été qui était chaud, le vent doux touchait les têtes de blé plantées en escalier sur le flanc de la montagne, et donnait au champ un effet d'une mer qui s'agitait tranquillement par des vagues de plusieurs couleurs.

Ce jour-là, la température était douce. Ma mère, mon père et moi, nous nous promenions dans le village où se trouvait notre résidence d'été. Nous prenions la route étroite jusqu'à la montagne qui surplombait la vallée. Là où les maisons du village ont des toits en briques rouges qui s'étendent jusqu'au sommet de la montagne.

Après une longue marche, à l'extérieur du village, nous approchions de l'un des champs de blé. Les têtes de blé ployaient sous le poids des grains mûres, indiquant que la date de récolte était imminente. Certains villageois étaient même en train de récolter.

Séparer les grains et la paille

Nous nous sommes assis un peu sur des rochers à l'ombre et nous entendions le murmure des feuilles touchées par le vent dans une tranquillité absolue.

Au bout d'un moment, nous avons suivi la route qui mène au village suivant et, à la périphérie de l'autre hameau, nous avons vu des agriculteurs travailler fort sur leurs terres pour ramasser le blé laissé à sécher au soleil. Un paysan se tenait debout sur une épaisse planche de bois, trainée par deux boeufs qui piétinaient la récolte pour écraser le blé et séparer les grains de la paille.

Un autre paysan séparait le blé de la paille en utilisant un outil simple : un râteau à main. Il soulevait la récolte avec le râteau, à environ un mètre au-dessus de sa tête. Les grains de blé tombaient directement aux pieds du fermier pendant que le vent poussait la paille plus loin.

Réaliser un vieux rêve

J'avais alors 12 ans et j'aurais voulu vivre cette expérience unique, celle d'être tiré par les boeufs. J'ai alors dit à mon père de demander au villageois s'il me permettrait de monter avec lui sur la plateforme. Mais mon père n'était pas d'accord. « *Le fermier est très occupé avec son travail et ce n'est pas poli de lui demander une chose pareille* », m'a-t-il dit. Mais après avoir discuté avec ce paysan, il lui a demandé gentiment si je pouvais m'asseoir sur la planche quelques minutes avec lui pour réaliser mon rêve.

Il a accepté fièrement et m'a demandé de m'asseoir sur la plateforme pour ne pas tomber. Il m'a expliqué ensuite quoi faire, mais je ne l'écoutais pas vraiment, trop excité par ce jeu merveilleux que je n'avais jamais pratiqué auparavant.

Avec le temps, lorsque je suis arrivé à la maturité, j'ai réalisé tous les efforts déployés par les agriculteurs pour fournir le pain dont nous avons besoin pour notre nourriture quotidienne. Il faut cultiver le blé, le récolter, séparer la paille du grain puis le moulin, le pétrir et le faire cuire.

Le pain de la vie

J'ai aussi compris pourquoi mon père et ma mère ramassaient les miettes dans les restes de table avec respect comme pour une chose sacrée. Comme le pain de la vie, nous ne le jetions jamais dans la poubelle. Nous le donnions aux oiseaux qui fréquentaient notre jardin.

La paille aussi était utilisée dans beaucoup de choses importantes comme pour nourrir certains animaux et les garder au chaud. La paille peut aussi être utilisée pour la fabrication du papier et dans l'industrie du meuble. Ainsi tout se crée ; rien ne se perd.

Sammi

Le messenger



PHOTO MATHIEU VACHON (TV5)

dossier

Entrevue

par **Alexandra Guellil**

Il est de ceux qu'on ne présente quasiment plus. Sur scène, Samian rappe en français et en algonquin, la langue de sa grand-mère et de son arrière-grand-mère. Les mots sont précieux pour lui, autant que le sont les quatre plumes d'aigle qu'il a reçues de ses aînés. Cet héritage lui confère une responsabilité d'action et de transmission culturelle. Par son hip-hop, il offre à son public ses *maux* qui sont parfois si libérateurs qu'ils inspirent les livres d'histoire et les tatouages. Pluridisciplinaire, Samian a aussi fait sa place au cinéma et dans les musées où il expose ses photographies. Discussion avec un messager venu de Pikogan, en Abitibi.

L'itinérant est le nom d'une chanson inspirée de ton père qui passé de nombreuses années dans la rue. Tu as confié l'avoir retrouvé et pris sous ton aile jusqu'à son décès. Qu'est-ce que cette expérience a changé en toi ?

J'ai réalisé à quel point l'itinérance n'était pas un choix. Quand j'ai retrouvé mon père, je l'ai vu dans un état dans lequel il ne voulait pas que je le retrouve. À travers tout ça, j'ai finalement accepté sa maladie, l'alcoolisme, alors que pendant très longtemps, je n'avais pas envie de la vivre, de la voir et de l'accepter. Avec lui, j'ai voulu en apprendre plus, comprendre et changer ce qui pouvait l'être. J'ai appris tellement de lui et je suis heureux qu'on se soit dit les choses que nous devions nous dire avant qu'il parte. Quand je l'ai vu mourir de son cancer, j'ai décidé que je n'avais pas besoin d'alcool et de drogues dans ma vie. Ces substances sont la cause de sa mort, mais aussi de notre éloignement. C'est aussi avec cette expérience que j'ai appris à côtoyer autrement les itinérants, à prendre le temps de leur dire bonjour, de les écouter.



Que faudrait-il faire pour enrayer l'itinérance ?

Il faudrait d'abord que les personnes touchées soient prêtes à accepter les ressources qui existent et leurs règles : l'heure à laquelle sont servis les repas ou à laquelle elles doivent se présenter à tel ou tel rendez-vous. Puis, quand on est pris dans un problème de consommation, il faut être prêt à faire un pas en avant. Et c'est le plus complexe. On ne peut pas aider quelqu'un qui n'est pas prêt à aller de l'avant.

À l'heure où l'on se parle*, le rapport de l'Enquête nationale sur les femmes et les filles disparues et assassinées a suscité un malaise dans la classe politique, notamment sur l'emploi du mot génocide. As-tu l'impression qu'on avance sur ces questions ?

Bien sûr qu'on avance. On est un peuple et une culture et on a su rester vivants. On est même les racines du Canada et du Québec. Je pense qu'en ce moment, ce qui est important à travers tout ce que l'on peut entendre dans l'actualité, c'est de dire au monde de revenir à ses racines. Les débats actuels sont liés au choix du mot : génocide culturel ou pas, peu importe, c'est un génocide ! Tant que la Loi sur les Indiens restera active, comme elle l'est encore en 2019, ce sera un génocide. C'est juste qu'il est un peu plus sournois, hypocrite et silencieux que les autres. Le but de la Loi sur les Indiens est quand même de tuer l'indien à l'intérieur de l'enfant. Si ce n'est pas un génocide, qu'est-ce que c'est ? Je ne parle pas de la rafle des pensionnats ou même de l'isolement des Premières Nations de la société. Ce sont des morts calculées par l'État, pas par une autre ethnie ou par une guerre, mais bien par nos gouvernements qui ont décidé d'exterminer certains peuples. Et il n'y a absolument rien à expliquer, les faits sont là. On avance en tant que société, parce qu'aujourd'hui, beaucoup de choses sont dites et mises en lumière. On est ce qui reste du génocide, c'est donc à nous de prendre la parole et de revendiquer notre identité.

As-tu pensé à faire de la politique ?

Je n'ai pas envie d'en faire parce que je serais obligé de me censurer si j'en faisais. Je ne pense pas que je pourrais dire tout ce que j'ai envie de dire en tant que politicien. J'ai l'impression qu'en politique, les gens se font élire pour défendre leurs propres intérêts : une fois que tu es élu et au pouvoir, le discours change. J'ai beaucoup de misère avec la politique, de la misère à croire les politiciens et à embarquer dans leurs discours électoraux. La musique diffuse des messages bien plus vrais et rassembleurs.

On parle souvent de toi en tant que rappeur algonquin qui s'est fait une place sur la scène québécoise. Que représentent tes origines dans ton travail ?

Mes origines algonquines n'ont pas tellement de liens avec ce que je fais dans la vie. Elles sont ce que je suis. Ce que je fais dans la vie, c'est autre chose. Je crée de l'art, je fais de la musique, de la photographie, du cinéma, mais je ne fais pas tout cela à cause de mes origines. Elles font partie de moi et sont présentes dans ma personnalité. C'est grâce à elles que je suis ce que je suis, que je suis devenu ce que je suis devenu. Ce que je fais dans la vie, tous les projets auxquels je collabore sont plus en lien avec ce que j'ai envie de véhiculer comme message. Sur la question du rap québécois ou algonquin, j'ai du mal avec ça. Je ne veux pas

catégoriser mon rap. Oui je suis Algonquin, mais ce qui compte le plus c'est que j'ai des choses à dire. Je ne me limite pas au fait d'entrer ou non dans une catégorie parce que je crois qu'en pensant ainsi, on se met des barrières qui n'existent pas en réalité. Si certains veulent le faire, je crois qu'ils se mettent des limites et des œillères. J'ai le privilège de voyager à travers le monde grâce aux mots et ça, c'est puissant.

Pourquoi chantes-tu en algonquin ?

Parce que c'est une langue qui fait partie de ce que je suis. J'ai travaillé certains de mes textes avec ma grand-mère. C'est tout un processus de réapprentissage de la langue, de conjugaison ou de grammaire que nous avons fait ensemble. À la base, mes textes étaient écrits en français, mais j'avais envie d'écrire certaines parties en algonquin pour que mon arrière-grand-mère, qui est aujourd'hui décédée, ou que d'autres aînés de ma communauté puissent comprendre certaines parties de mes chansons.

Transmets-tu la langue algonquine à tes enfants ?

La transmission est très difficile parce que pour garder une langue vivante, il faut être entouré de personnes qui la parlent quotidiennement. J'habite Sainte-Adèle avec ma petite famille et la langue que l'on parle à la maison, c'est le français. Apprendre l'algonquin, c'est complexe. Mon arrière-grand-mère m'a légué des dictionnaires pour connaître la base, mais c'est très difficile quand la pratique n'est pas au rendez-vous tous les jours. Garder une



* Les entrevues téléphoniques ont eu lieu les 12 et 24 juin 2019

langue ou une culture vivante nécessite un entourage qui garde tout cela vivant aussi. En étant loin de ma communauté, ce n'est pas évident. Et, même si j'étais avec eux, ils parlent en anglais ou en français, comme dans la majorité des communautés à travers l'Amérique. Je ne dirai jamais à mes enfants qu'ils doivent être telle ou telle chose parce qu'ils sont Autochtones. L'important, c'est qu'ils soient humains avant tout, qu'ils aient des rêves et des envies, et je serai toujours derrière eux.

Où te situes-tu concernant ta recherche identitaire ?

Je suis un être humain. Il faut arrêter de penser que l'on court toujours après telle ou telle origine. Je suis tellement tanné de me faire dire que je dois faire des choses « plus algonquines » parce que je suis Algonquin. Un Algonquin peut faire un projet photographique sur des orphelins au Burkina Faso ou être acteur dans *Hochelaga, terre des hommes*. Je veux dire par là qu'on peut être dans la société, sans nécessairement toujours courir après ses origines. Encore une fois, mes origines font partie de moi, de ce que je suis et ce que je crée c'est autre chose. Il y a une partie de mes origines dans ce que je crée, c'est inévitable, mais je n'ai pas envie de porter des plumes pour mon prochain spectacle pour dire au monde que je suis un Autochtone. J'ai juste envie d'être qui je suis : un humain avant tout. C'est extrêmement important de savoir d'où l'on vient, de savoir qui on est et ce qu'on veut faire avec tout cela. Je trouve qu'en tant que communautés autochtones, on est bien trop souvent catégorisés et ghettoisés. On doit voir plus loin que cela.

« *En marge du monde*

m'a permis d'aller à la
rencontre de l'autre.

Ces histoires peuvent
donner du courage à
certaines personnes

qui ont peur, qui
n'arrivent pas à faire
des changements
dans leur vie pour
se libérer de leur
matériel, de leurs
possessions ou de
leur travail. »





Dans la série documentaire *En marge du monde*, diffusée dès le 3 septembre sur TV5, tu rencontres des personnes qui ont fait des choix de vie différents. Que représente cette expérience dans ton parcours ?

C'est une continuité. Je me suis beaucoup investi avec *En marge du monde* : les tournages ont été organisés dans une dizaine de pays différents et mon rythme de vie a changé pendant ce laps de temps. J'ai accepté d'être la trame narrative de ce projet parce qu'il me touche. Il est très humain et très proche de ce que j'ai envie de raconter comme histoire. C'est une très belle aventure qui m'a permis d'aller à la rencontre de l'autre. On a tourné avec des femmes nomades qui vivent en pleine nature en Nouvelle-Zélande, un ermite au nord du Québec et des gens qui ont des vies familiales en pleine mer au Mexique. Ces personnes ont toutes emprunté d'autres avenues que celles du monde moderne dans lequel on vit. Elles nous montrent que les possibilités sont nombreuses en termes d'éducation, de survie, d'autosuffisance et de vie écoresponsable, de développement durable.

Que peut apporter cette série documentaire au public ?

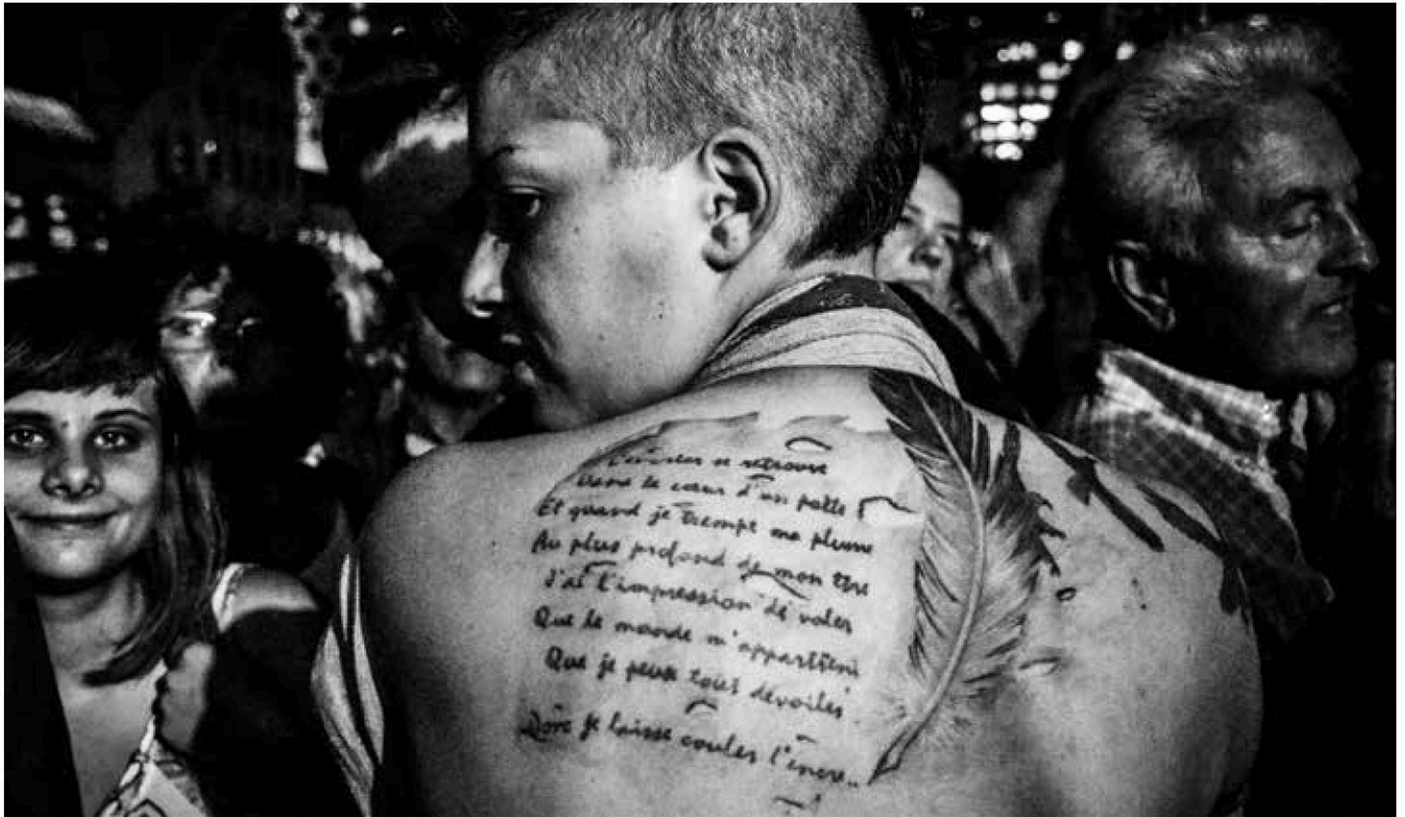
Ces rencontres remettent beaucoup de choses en perspectives. Aujourd'hui, beaucoup de gens sont prisonniers d'un système néolibéraliste ou de ce qu'on peut aussi appeler l'esclavage moderne. Ces gens-là sont sortis de cette boîte et inventent un chemin qu'ils ont eu envie de suivre. Je crois que ces histoires peuvent donner du courage à certaines personnes qui ont peur, qui n'arrivent pas à faire des changements dans leur vie ou qui ne parviennent pas à se libérer de leur matériel, de leurs possessions ou de leur travail.

Avec tous ces projets, la musique reste-t-elle toujours importante pour toi ?

Claquer la porte à l'industrie musicale ne signifie pas que j'ai arrêté de vouloir créer de la musique. Au contraire, ça m'a motivé, et d'autres portes se sont ouvertes. S'il est vrai que pendant deux ans et demi, j'ai plus été en tournage qu'en studio, cela ne m'a pas empêché de terminer l'album. C'est vrai que je travaille sur beaucoup de projets, mais je ne mélange rien. Quand je travaille sur un projet, je m'y consacre entièrement, que ce soit de la musique, de la photo ou du cinéma. Si on ne me voit pas sur la scène musicale, ça veut juste dire que je fais autre chose. C'est certain qu'il faut faire des sacrifices et bien choisir ses projets. Il y a énormément de choses que je dois refuser justement parce que j'ai envie de bien faire les choses. De nombreux projets prennent beaucoup de mon temps, je ne peux pas donc m'éparpiller et me disperser.

À quoi doit-on s'attendre avec ton prochain album qui sortira le 6 septembre prochain ?

« *Le messenger* » est le nom qu'on devrait lui donner avec DJ Horg. Il y a beaucoup de métaphores dans ce nouvel opus qui restera fidèle à ce que je fais comme musique. Il ressemble beaucoup à ce qui nous a fait aimer le hip-hop : le rap des années 90, un MC, un DJ et des *scratches*. Dans les albums précédents, nous nous étions entourés d'un paquet de musiciens extraordinaires, ce qui a donné un travail riche en sonorités. Avec cet opus, nous voulions revenir à la base. C'est un retour aux sources.



L'écriture est-elle thérapeutique pour toi ?

C'est la meilleure façon que j'ai trouvée pour grandir, pour apprendre à me connaître. C'est la meilleure façon que j'ai d'exister, tout simplement. L'écriture est quelque chose de libérateur. C'est une partie de soi que l'on décide ou que l'on choisit de mettre en avant et de laisser aller. On a certaines choses à l'intérieur de nous, des fois ça sort, ça explose. Ce n'est pas calculé, pas voulu, mais quand ça arrive, c'est juste parce qu'on en avait grand besoin. C'est en ce sens que l'écriture peut être très thérapeutique. C'est aussi dans ce moment-là que l'on ne se rend pas compte de l'impact, de l'ampleur que nos mots peuvent avoir.

Une fan a été photographiée à un de tes concerts avec un bout de ta chanson *Plume d'aigle* tatoué dans son dos...

Je reste sans mot. Il y a des textes que j'ai écrits dans des conditions dans lesquelles je ne voudrais jamais retourner. Et en même temps, je réalise que ce texte-là s'est ramassé dans des manuels scolaires, d'histoire, de français de secondaire. C'est inimaginable. Je ne me projette pas à ce niveau-là quand j'écris un texte. Ce qui est magique, c'est que tu le laisses aller, tu l'abandonnes et il ne t'appartient plus. Et un jour, un jeune vient te voir et demande que tu signes un autographe dans son manuel scolaire parce que tu es le sujet de son examen de fin d'année. On ne peut pas s'imaginer de telles choses tant qu'elles ne nous arrivent pas en vrai. C'est beaucoup plus que de la musique, beaucoup plus que de la thérapie. C'est laisser aller quelque chose que l'on donne.

As-tu un secret à partager avec nos camelots sur ta démarche d'écriture ?

Le secret, c'est qu'il n'y a pas vraiment de démarche précise. On ne peut pas vraiment en avoir une quand on écrit ou quand on fait quelque chose en particulier. Ce qui compte le plus c'est le moment, la tranche de vie. Écrire un texte, c'est partager ce que l'on ressent au moment même où on l'écrit, point. Je ne peux pas me dire qu'à telle heure ou tel jour, je vais écrire une chanson inspirée de... Ce n'est pas possible. Si ça vient, ça vient, si ça ne vient pas, je ne forcerai pas la note. Je crois que le meilleur secret pour écrire un texte, c'est de ne pas avoir de démarche, de ne pas avoir de règles, de ne pas se mettre de limites et surtout de sortir des sentiers battus. Le plus important est d'être connecté avec soi-même. Il faut aussi être capable de prendre un temps d'arrêt. C'est un moment précis auquel on s'accroche. On peut écrire une chanson en 20 minutes, comme en 20 semaines ou en l'espace de plusieurs mois. Ce n'est jamais pareil.

Sens-tu que tu as une sorte de mission à accomplir pour la jeunesse des communautés autochtones ?

Je ne dirais pas que j'ai une mission, mais bien plus qu'il y a une responsabilité. Au début, quand j'ai eu du succès, c'était incroyable de voir l'impact dans les communautés autochtones. Voir des jeunes qui s'accrochent à un artiste ou qui s'identifient à un message ne peut pas être calculé à l'avance. On ne peut pas se dire que tel projet ou telle chanson va atteindre tel public. Quand j'ai eu des retours de jeunes dans les communautés, j'ai compris que ce qui se passait était fort. Il y a eu des jeunes qui m'ont confié que je les avais aidés au moment où ils voulaient s'enlever la vie. C'est immense et inimaginable de se faire dire ça. J'étais loin de penser qu'une de mes chansons aurait pu avoir un tel impact dans la vie d'une personne.

Est-ce que tu ressens une pression face à cette responsabilité ?

C'est une responsabilité qui n'est pas si lourde à porter dans le sens où elle n'est pas forcée. Je n'ai pas à me forcer pour être un porte-parole. Je le dis, je le fais et j'agis du mieux que je le peux, tout simplement. C'est de cette façon-là que le monde embarque ou pas. Je n'essaye pas de plaire. J'essaye juste d'être vrai, authentique, d'être moi-même. Et si le monde se reconnaît à travers cela, c'est magnifique. Mais c'est surtout super nourrissant pour moi avant tout. C'est énorme le nombre de messages que je peux recevoir dans une semaine ou tous les jours parfois. Et c'est comme cela depuis presque 15 ans. Ça vient avec beaucoup de responsabilités de voir que beaucoup ont appelé leur enfant Samian ou de voir que quelqu'un décide de se tatouer les paroles de *Plume d'aigle* dans le dos. Je dois avouer que parfois toutes ces choses me dépassent. Ça me touche beaucoup. Il y a quelque chose de fort et d'au-delà de la musique dans tout cela.

PHOTO MATHIEU VACHON (TV5)



Cultures

par Alexandra Guellil

autochtones

En quête de visibilité

La question de la représentativité des cultures autochtones, et plus globalement de la diversité culturelle dans les médias, n'est pas nouvelle. À l'aube de la 29^e édition du festival Présence autochtone de Montréal et un an après la controverse entourant les spectacles *SLĀV* et *Kanata*, où en sommes-nous ?

Le 25 juin dernier, Marc Cassivi, journaliste de *La Presse* était de ceux qui s'interrogeaient sur les leçons retenues de ces controverses qui ont divisé la scène culturelle et artistique québécoise. Cette « *prise de parole soudaine, par des groupes marginalisés, semble avoir porté atteinte à une certaine idée de l'identité québécoise et des "valeurs québécoises"* », écrivait-il. Il n'était pas le seul : sur les réseaux sociaux, ce sont deux sujets qui déclenchent les passions.

Pour André Dudemaine, fondateur de l'organisme culturel Terres en vues et à la tête du festival Présence autochtone de Montréal, il est clair que les médias n'en font pas assez sur le plan de la représentativité des cultures autochtones. Pire, il estime même qu'il y a « *une véritable censure. Même si les propos de certains chroniqueurs sont parfois pertinents, il faut aussi avouer qu'ils n'ont pris que très rarement la parole quand il fallait faire des critiques cinématographiques ou culturelles et parler en bien des communautés* », regrette-t-il.

Il souligne que les gouvernements provincial et fédéral font certains efforts, mais qu'il y a encore du travail à faire. En ce sens où la multiplication des canaux de diffusion, notamment par le biais des réseaux sociaux, a aussi participé à créer certaines interrogations et un espace de réflexion. « *Les choses ont évolué oui, on reconnaît notre existence, mais nous sommes toujours et encore dans une liste subjective. Comment se fait-il qu'un film qui a gagné des prix prestigieux ailleurs dans le monde ne soit pas remarqué par la presse ici ? Comment se fait-il qu'une chaîne de télévision, APTN, soit retirée du service de base du câble et que l'on doive payer un supplément pour y accéder ? Il y a clairement une volonté de nuire au développement culturel et économique des communautés autochtones.* »



Peu de statistiques

Au Québec, exception faite de la firme Influence Communication, il n'existe que très peu, voire aucun moyen de connaître la portée d'un contenu médiatique à l'échelle de la province. S'il est vrai que leurs méthodes de calcul sont contestées par certains, il a été difficile de trouver d'autres données portant sur le poids médiatique des nouvelles et liées aux nouvelles publiées sur les communautés autochtones dans les médias québécois.

Ainsi, de façon générale, 0,08 % du contenu médiatique québécois serait alloué aux communautés autochtones, ce qui place ces nouvelles entre les 25^e et 30^e rangs des priorités des médias, après la météo et les faits divers.

Et, dans l'ensemble, les thèmes couverts seraient liés à la pauvreté, qui occuperait 60 % du contenu médiatique à l'occasion de la grande guignolée des médias, ou aux liens entretenus avec les services de police, les faits divers ou les dépendances aux drogues et alcools. En d'autres termes : les nouvelles positives liées aux communautés autochtones auraient encore du mal à se frayer un chemin dans les chemins de fer et grilles de programmation.

Quelques efforts sont néanmoins à souligner, comme la création en 2016 d'un espace dédié aux nouvelles autochtones par CBC/Radio-Canada, appelé Espaces autochtones. Décrit comme un site du réseau de la société d'État créé pour dévoiler, expliquer et comprendre les réalités autochtones, au moment de mettre sous presse, leur page Facebook était suivie par quelque 22 666 personnes. Aucune donnée n'a pu nous être envoyée quant au nombre de personnes atteintes par leurs publications. Reste que sur les 2,13 milliards d'utilisateurs de Facebook (dont 5,49 millions sont au Québec), on est à priori encore loin de la représentativité idéale.

Créer des liens de confiance

Spécialiste des communications, des relations publiques et du journalisme, Dominique Charron estime d'ailleurs que les médias québécois francophones doivent faire un « *effort sérieux d'autocritique* » pour sortir des « *réflexes colonialistes* ». La chercheuse plaide notamment pour « *ouvrir les salles de presse aux journalistes autochtones et accepter de modifier les façons de faire pour s'adapter à elles et à eux (...) et pas l'inverse* », mais aussi apprendre à leur faire confiance dans la lecture des événements ainsi que l'importance à y accorder.

Plus encore, selon Mme Charron, il faudra « *faciliter le développement de journalistes pour fouiller des dossiers ou créer des liens de confiance avec les communautés dans les différents réseaux (...) Il ne s'agit pas, comme c'est souvent le cas, d'intégrer les membres des Premiers Peuples aux façons de faire déjà en place, mais bien d'accepter d'entrer en relation avec eux, au point de se transformer* ».

Curiosités

Melissa Mollen Dupuis, collaboratrice à l'émission *Pas tous en même temps* et au site web Espaces autochtones ainsi que cofondatrice du mouvement Idle No More Québec, estime pour sa part qu'il y a eu certaines améliorations. « *Aujourd'hui, on pose des questions, la curiosité est présente alors qu'avant Idle No More, il y avait beaucoup plus d'ignorance*, dit-elle. *On sent une certaine envie de vouloir réparer cette ignorance pour la transformer en savoir, mais il y a encore beaucoup de travail quand on voit que l'on crée encore des lois racistes et discriminatoires comme le projet de loi 21 ou que l'on utilise le concept de réappropriation historique pour éteindre la voix de l'autre.* »

L'animatrice estime que nous sommes présentement dans « *un terrain fertile pour créer de la discrimination* », en prenant les



exemples relatifs à la controverse sur *Kanata* et le débat d'opinions sur l'utilisation ou non du mot « *génocide* » à la publication du rapport de l'Enquête nationale sur les femmes et les filles autochtones disparues et assassinées.

Mme Mollen Dupuis pense cependant qu'il y a une volonté de vouloir réparer ce qu'elle considère comme de l'ignorance culturelle. « *On est capables de distinguer quelqu'un qui vient de Montréal, Laval ou Longueuil. On devrait donc être capables de comprendre qu'il y a différentes nations avec différentes cultures autochtones, d'apprendre leurs noms et de reconnaître leurs particularités tout simplement* », illustre-t-elle.

Avancer ensemble

Avec le partenariat entre Netflix, Wapikoni mobile, imagineNATIVE et le bureau des productions audiovisuelles autochtones, le secteur de l'audiovisuel est en plein essor. Joint par téléphone, Odile Joannette, la directrice générale de Wapikoni mobile invitait d'ailleurs à célébrer cette reconnaissance majeure venant d'un géant de l'industrie.

Pour elle, c'est toute l'expérience « *Wapi* » qui est reconnue et par cette alliance qui permettra de financer des nouveaux programmes dont des cours intensifs en scénarisation, et des programmes de stage, grâce au concours du Fonds de développement des créateurs audiovisuels canadiens. « *J'aime dire que le chemin est aussi important que la destination. On contribue à un effort qui est plus grand, plus collectif en donnant des ailes au niveau individuel à des jeunes, explique Mme Joannette. Le but est d'avancer ensemble dans la construction de la diversité qui compose notre société.* »

Celle qui est aussi militante pour les droits des Autochtones depuis plus d'une vingtaine d'années croit en la puissance du cinéma qui, à travers la recherche et l'expression artistique, permet aux jeunes de créer des œuvres de guérison et de médiation entre Autochtones et allochtones.

Quant à la question de la représentativité des communautés, comme nos autres intervenants, Mme Joannette estime qu'il y a une sous-représentation qui persiste, frôlant parfois la ghettoïsation ou la marginalisation. Pour elle, on reste encore beaucoup dans le symbolisme lorsqu'on parle de reconnaissance culturelle et historique des Premiers Peuples. Et, bien que ces symboles soient importants pour travailler la conscience collective, « *beaucoup de personnes ont encore de la difficulté à faire la distinction entre un privilège et un droit. Il faut trouver une façon de faire comprendre que les droits n'ont pas été respectés, reconnaître les traumatismes de part et d'autre et passer à l'action réelle* ». Une action qu'elle n'imagine pas complète sans le concours de la jeunesse qu'elle côtoie au quotidien.



Festival Présence autochtone de Montréal 2019

du 6 au 14 août • Place des festivals

À découvrir cette année, un partenariat avec des communautés autochtones à l'international, de la Nouvelle-Zélande en passant par la Guyane française. La présence des artistes féminines donnera un écho bien particulier à cette 29^e édition.

DANS LA TÊTE
DES CAMELOTS

Quelle est ta
région préférée
du Québec ?



Un bus pour la Gaspésie

C'est la Gaspésie. C'est très beau. L'eau est salée et il y a de la pêche aux homards. J'y suis allé en autobus avec ma femme. On a passé trois à quatre jours sur place. On a vu le Rocher Percé.

ANDRÉ GUY CHARRON

CAMELOT RENÉ-LÉVESQUE/ PANET

Repas luxueux

J'ai bien aimé mon voyage à La Malbaie dans Charlevoix. J'avais à peu près 25 ans et j'y suis allée avec ma mère, mon père et ma grand-mère. Mon père avait une voiture neuve, une Chevrolet Celebrity et on a dormi à l'Auberge des 3 Canards. On a entre autres visité le Manoir Malenfant [le Manoir Richelieu]. C'était de toute beauté. Lors de notre passage à Québec, on a mangé au restaurant Marie-Antoinette. C'était du luxe, mais c'était bon.

CÉCILE CREVIER

CAMELOT ÉPICERIE METRO PLUS MARQUIS/
MÉTRO L'ASSOMPTION

Des patates et des cowboys

Le comté de Portneuf. Je viens de là. Il y a le Festival de pêche aux petits poissons des chenaux et le Festival Western de Saint-Tite. Il y a de beaux villages et des champs de patates. C'est une belle place et c'est à peine à deux heures de route de Montréal.

RONALD CINQ MARS

CAMELOT PHARMAPRIX ONTARIO/CHAMPLAIN

Québec Story

La Ville de Québec. J'ai visité la capitale quand je suis allé voir *Elvis Story* autour de 2002. J'en ai profité pour découvrir le Vieux-Québec en calèche et je suis passé devant l'ancien appartement de René Lévesque. J'ai aussi visité les plaines d'Abraham et le Musée de la civilisation. C'est très intéressant Québec et c'est beau, surtout le soir.

JEAN-CLAUDE NAULT

CAMELOT CHAMP-DE-MARS

Un sanctuaire pour oiseaux

La Gaspésie. Il y a le Rocher Percé et l'Île Bonaventure. C'est un endroit où de nombreux oiseaux se réunissent. L'île a déjà été habitée, mais ce n'est plus le cas. Il y a des grottes sous-marines et l'eau est très verte. Quand tu prends le bateau pour y aller, ça brasse. Pour le Rocher Percé, tu pouvais aller y marcher lorsque la marée est basse.

MAXIME VALCOURT

CAMELOT THÉÂTRES DU NOUVEAU MONDE
ET DU RIDEAU VERT

Mer et falaises

La Gaspésie (je suis Gaspésien d'origine). L'Anse-à-Valleau, c'est le village d'où je viens. C'est beau. Les paysages sont fantastiques, le parc Forillon en particulier avec ses falaises à perte de vue. Quelque chose de plus méconnu, ce sont les bunkers qu'on peut visiter et qui servaient à surveiller les sous-marins allemands qui s'attaquaient aux navires de marchandises pendant la Deuxième Guerre mondiale. Il y a même une torpille qui a percuté un cap gaspésien. La Gaspésie est l'une des meilleures places à visiter l'été. On peut se baigner dans la mer. L'hiver, on peut y faire des randonnées en *Ski-Doo*.

JOSEPH-CLERMONT MATHURIN

CAMELOT ÉPICERIE METRO, MÉTRO PAPINEAU

La Manic

Je n'ai pas beaucoup voyagé, mais je viens de la ville de Baie-Comeau, sur la Côte-Nord. C'est une bonne place pour chasser ou pêcher. Il y a la nature et ça longe le fleuve. Les paysages sont beaux. L'air est frais et pur. Il y a beaucoup de sources d'eau. Il y a la centrale Manic-5 et son grand barrage. Malheureusement, malgré les industries du papier et d'aluminium, il y a beaucoup de chômage et de gens sur l'aide sociale. Il y a beaucoup de boutiques qui ferment.

CINDY ROSE

PARTICIPANTE

Jean-Talon à rénover

La ville de Montréal est en piteux état. Les nombreux chantiers de construction n'en finissent plus. Ils se multiplient de semaine en semaine. Les automobilistes tournent en rond, les piétons ne savent plus quels trottoirs emprunter. Quant aux cyclistes, ils risquent leur vie à tout moment. Heureusement qu'il y a le métro !

On a un très bon réseau, mais je trouve que la station Jean-Talon aurait besoin d'une bonne cure de rajeunissement. Il serait bon qu'une attention soit portée à cette station. J'imagine que les touristes doivent en penser tout autant. Ce n'est rien pour donner une bonne image de la ville.

Pourtant, il ne suffirait que de changer des tuiles et quelques briques qui sont en mauvais état dans les couloirs pour rendre la station plus agréable. Lorsque j'ai communiqué avec la Société de transport de Montréal, on m'a répondu que je n'étais pas le seul à rapporter ce fait. J'encourage donc les utilisateurs à faire comme moi.

Ce serait bien qu'après les travaux des stations Berri-UQAM et Beaudry, ce soit au tour de Jean-Talon.

DENIS BOURGEOIS
CAMELOT JEAN-TALON / CHRISTOPHE-COLOMB

Merci à ceux qui m'encouragent

Je voudrais vous dire que je me suis sentie aimée et appréciée dès le début. Vous m'avez ouvert votre cœur et votre âme sensible. Pour moi, ça veut dire beaucoup, car sans vous, je ne pourrais pas vivre comme je le fais depuis le 19 janvier 2019, le jour où j'ai commencé à vendre *L'itinéraire*.

Grâce à vous, je peux payer certaines choses de base et l'essentiel. Je peux avancer dans mon chemin de vie. Un jour, j'aurai mon HLM et je pourrai payer mes choses pour mon futur logement et je pourrai le garder grâce à vous.

Je vois que la vie nous apporte des bonnes personnes sur notre chemin. J'ai rencontré toutes sortes de personnes merveilleuses : des clients qui demandent et remarquent comment je vais, qui me racontent leurs histoires et qui me font sentir proche d'eux. Il y a aussi l'équipe du marché Metro, où je vends, qui me fait sentir comme une des leurs.

Vous m'encouragez par les ventes de magazines, par vos sourires et ce que vous partagez avec moi. Vous me faites passer de beaux moments au quotidien. Merci mille fois d'être là pour moi, car je n'aurais jamais pensé que les gens seraient aussi formidables que vous. Merci de me donner une deuxième chance à la vie.

SYLVIE HOULE
CAMELOT ÉPICÉRIE MÉTRO ST-JOSEPH

La cruauté en ligne

Pourquoi les gens sont si méchants envers les plus faibles ? Parce qu'ils n'ont pas eu d'éducation, parce qu'ils se foutent de la vie des autres. Tant que ça ne leur arrive pas, ils vont toujours continuer. Mais pourquoi ?

Par exemple, dans les jeux vidéo en ligne, la plupart sont des *bullies*. Les joueurs se cachent sous un faux nom et lorsqu'on les insulte à leur tour, ils nous disent : « *J'ai déjà baisé ta mère* » ; « *Gros sans aucune vie* » ; « *Tu n'as pas d'amis* ». Moi, je leur dis : « *Toi, tu n'es pas mieux que nous. Peut-être que c'est toi qu'on devrait bannir du jeu. Ces insultes que tu lances aux autres peuvent les blesser.* »

Mais il existe une façon de leur donner un mauvais nom. Comme les exclure du jeu. Est-ce nécessaire ? Oui. C'est à leur tour de porter le chapeau de la personne à qui on demande de partir pour de bon. En faisant ça, on protège les autres de ces gens. De toute façon, rien n'est plus fort que la foi, l'honnêteté et le respect.

Il arrive même que les gens insultent des jeunes joueurs de six à huit ans. Moi, je les aide à devenir meilleurs dans le jeu, même si ce sont des jeux pour adultes. Certains jouent pendant que leurs parents sont occupés et ils se disent : « *Qui va me surprendre à jouer à ces jeux ?* »

Faites attention aux jeux que vous achetez à vos jeunes et soyez plus attentifs aux comportements de vos enfants quand ils jouent en ligne. Vérifiez qu'il y a toujours un adulte avec eux puisque les jeux en ligne peuvent parfois être très vulgaires et blessants. Les cœurs sensibles feraient de s'abstenir.

SYLVAIN PÉPIN-GIRARD
PARTICIPANT ENTRETIEN MÉNAGER





PAR CINDY ROSE
PARTICIPANTE

Le « rituel Claudia »

Très calme et décoré de capteurs de rêves. Une pièce cachée, tranquille, où j'aime bien déguster mon repas en paix. Mon regard se perd souvent dans les yeux liquéfiés de ces femmes autochtones. Le bruit et les phrases inutiles sont pour les autres pièces. Ma soupe est plus réconfortante dans ce lieu pacifique. Un bâtiment isolé.

Veste de cuir, foulard rouge, cheveux droits et épais jusqu'au milieu du dos, Claudia est discrète et parle peu. L'impact de sa voix est beaucoup plus solide et sérieux. Lorsqu'elle parle, on l'écoute, JE l'écoute.

Hypersensible et intuitive, telle une panthère continuant de traverser la forêt de la jungle, une féline avertie, portant en elle la misère des Anciens. Authentique, infatigable, courageuse, ayant le cœur d'une guerrière née; son rugissement puissant fait rougir les visages apathiques.

Reine qu'on voudrait voir condamnée, à la fois féminine et masculine. Constamment à courir à la recherche de ce quelque chose, cet ÊTRE, la tête détachée du corps et de l'esprit. Une diablesse angélique qui a dû se battre pour faire sa place parmi ce tas de fourmis désirant la démunir de son miel pour la faire s'enfuir d'elle-même ainsi que de la pureté l'habitant.

La Aïda en elle n'a jamais abandonné malgré les tempêtes parfois interminables. Elle s'est toujours frayée un chemin, traversant cette machine compliquée, armée de chaînes, qu'est notre société. Les monstres étalés au long de son labyrinthe ont été, pour cette valeureuse, une thérapie intérieure pour survivre aux drames.

Un diamant brut

Dans ce monde de vipères, Claudia brille dans la masse tel un diamant brut parmi les pierres grises. Claudia, une femme forte, les sens aiguisés. Elle lit l'avenir. Guidée par des puissances divines, elle sait ce qui se passe exactement *quand* ça se passe.

Cet ange m'impressionne par son intelligence émotionnelle et sa capacité à percevoir les sentiments. Par exemple, elle a

su qu'une femme pleurerait en silence à l'étage du haut. Quelle femme extraordinaire !

Aujourd'hui comme d'habitude, en contrôle et en harmonie avec elle-même, ressentant les autres qui l'entourent, attendrie par la tristesse de ses pairs, elle est particulièrement consciente de son environnement. Claudia a des dons et un vécu pour comprendre certaines choses cachées qu'elle dit à travers son petit sourire coquin et ses yeux foncés comme une nuit d'automne.

Au Centre de jour pour femmes

Le « rituel Claudia » débuta dans mon imaginaire. Ce fut près de la porte du Centre de jour pour femmes que tout le plaisir s'exécuta ... Lorsque Claudia m'accordait quelques minutes, ça me semblait une petite éternité. Elle mettait parfois ses doigts dans sa ravissante chevelure brune chocolat noir aux reflets légèrement plus pâles. Wow ! Une véritable beauté cette femme !

Métisse, mince, visage de déesse. J'aimais bien échanger idées et expériences avec elle. Parfois un simple « bonjour » près de l'entrée, un signe de tête ou son regard plongé dans le mien, était pour moi une porte. Celle de son cœur qu'elle m'ouvrait.

Elle symbolise cet arbre, avec ses brindilles qui s'excitent au vent, qui se fracturent parfois, mais qui résistent. L'arbre majestueux reste debout, bien enraciné par les valeurs des ancêtres. Ni l'orage ni le froid ne viendront à bout de Claudia. Elle n'aura qu'à s'élever pour se libérer du poids de la neige sur ses branches; retrouver cette quiétude qui la définit. Cette créature aussi délicate qu'une fée avec une détermination d'acier venait chercher quelque chose en moi...

Mes origines autochtones, aussi enfouies qu'elles étaient, s'en trouvaient tout à coup éveillées.



Chez Willie / Nigan, un centre de répit de jour pour les personnes itinérantes autochtones, tout le monde a une place, le temps de manger des toasts, boire un café, remplir sa bouteille d'eau, s'assoupir ou prendre ses messages. Les photos nous ont été données gracieusement par Guillaume Lévesque, architecte responsable du réaménagement des lieux.



L'itinérance vue de Val-d'Or

par Alexandra Guellil

La hausse du prix des loyers et le manque de disponibilité de logements abordables font des ravages dans certaines régions du Québec. Les premiers touchés sont les travailleurs à faible revenu et, sans grande surprise, les personnes en grande vulnérabilité.

Depuis quelques années, l'Abitibi-Témiscamingue vit une crise du logement impressionnante. La création de logements sociaux représente donc l'un des plus grands défis pour la région. Toutes les personnes vulnérables sont touchées : de la personne itinérante à la mère monoparentale qui doit subvenir aux besoins de ses deux enfants en passant par celle à mobilité réduite ayant besoin d'un logement adapté. Les chiffres sont éloquentes : rien qu'à Val-d'Or, plus de 11 % des locataires consacrent plus de la moitié de leurs revenus à leur loyer.

Pour peu que d'autres facteurs, comme un problème de dépendance ou de santé mentale, soient associés à la crise du logement, les personnes vulnérables se retrouvent à risque de connaître l'itinérance.

En mars dernier, La Piaule, un organisme qui vient en aide aux personnes en situation d'itinérance, craignait de devoir suspendre ses services pour l'été. C'est pourtant l'une des deux seules maisons d'hébergement de la ville destinées aux personnes vulnérables; la seconde étant réservée exclusivement aux femmes victimes de violence conjugale ainsi qu'à leurs enfants. Notons qu'en Abitibi-Témiscamingue, il existe cinq maisons d'hébergement offrant des services aux personnes itinérantes.

Dans un article publié par *Radio-Canada* le 11 mars 2019, on apprenait d'ailleurs que l'organisme La Piaule se dirigeait vers un déficit trop important pour assurer la pérennité de ses services. La crainte de retrouver les personnes en situation d'itinérance et de grande vulnérabilité dans les rues était donc plus que réelle, tout comme celle de voir les services d'urgence plus débordés qu'ils ne le sont déjà.

Manque de subventions, rareté des ressources, salaires frôlant l'indécence, pénurie de main-d'œuvre, surcharge de travail pour les salariés actuels, tout semble s'être joué *in extremis* pour l'organisme qui cumule les services, de sorte qu'il roulerait plus qu'à sa pleine capacité. « *En 2006, on a construit notre infrastructure pour accueillir plus de monde, on tient donc le coup au niveau des espaces*, explique Stéphane Grenier, président de La Piaule. *Mais en plus de la conjoncture financière qui est difficile, nous avons une concentration des services à Val-d'Or qui fait que nous sommes devenus plus qu'essentiels dans le paysage.* » Il s'en est donc fallu de peu.

D'une place à l'autre

L'itinérance, comme toutes les autres problématiques liées aux régions du Québec, semble lointaine. Difficile donc de trouver des statistiques et données pour comprendre l'ampleur du phénomène. Par contre, il est possible de tirer un portrait plus ou moins représentatif en cumulant quelques informations.

Pour Chantal Tremblay et Serge Boudreau, respectivement adjointe à la direction du programme en santé mentale, dépendance et itinérance et répondant régional en itinérance au CISSS de l'Abitibi-Témiscamingue, l'itinérance dans cette région serait souvent liée à des facteurs économiques et touche des personnes en grande vulnérabilité sociale, aux prises avec un problème de dépendance aux drogues et à l'alcool, mais aussi aux jeux d'argent et de hasard. Si on ajoute à cela les facteurs liés aux problèmes de santé mentale, on obtient sensiblement le même portrait que celui de la région de Montréal.

Cette itinérance est « *cachée* », c'est-à-dire qu'on ne la voit pas directement. Mais cela ne signifie pas pour autant qu'elle n'existe pas. En réalité, les personnes vulnérables ont souvent recours au *couchsurfing*, c'est-à-dire utilisent leurs contacts pour trouver un hébergement temporaire. D'une famille à des groupes d'amis, elles évitent ainsi de dormir à même les rues.

Selon les données du CISSS, ce sont majoritairement les 25 à 39 ans qui bénéficient des ressources en hébergement. « *Tout doit être calculé proportionnellement à la population qui compose les villes*, insiste M. Grenier. *C'est pour cela que le recensement de 2015 indique à peu près les mêmes pourcentages qu'ailleurs. La petite distinction est que l'on a un peu plus d'itinérance autochtone versus celle des communautés culturelles, tout comme c'est le cas à Sept-Îles.* »

Ainsi, entre 2018-2019, sur les 121 personnes accueillies par La Piaule dans le milieu de vie, 31 personnes étaient issues d'une communauté autochtone. Pour ce qui est de l'hébergement d'urgence, 483 personnes ont pu bénéficier de ce service la même année. De ce nombre, 273 personnes étaient issues des Premières Nations.

Le déclic : la crise de 2015

En octobre 2015, un reportage d'*Enquête*, diffusé sur *Radio-Canada*, alléguait que plusieurs femmes autochtones avaient subi des sévices sexuels, des abus de pouvoir et de l'intimidation venant de policiers. Cette prise de parole publique, en plus de troubler beaucoup de personnes, a mené à une crise sociale : suspension de policiers, manifestations en faveur ou défaveur de ceux-ci, création d'une commission d'enquête et mobilisation contre le racisme, etc. Et ce ne sont que les principales actions qui ont fait les manchettes.

à Val-d'Or plus de 11 % des locataires

consacrent plus de 50 %
de leurs revenus à leur loyer

Cette crise a aussi été le début d'une réflexion sociétale profonde quant à la relation que les policiers entretiennent avec les communautés autochtones. Dominique Parent, directrice du développement social au Centre d'amitié autochtone de Val-d'Or, soutient que s'il est vrai que beaucoup de choses négatives sont ressorties de cet épisode, il y a aussi eu certains aspects positifs. « *Il y avait comme une obligation de se parler, d'intervenir et d'essayer de comprendre cette réalité* », se souvient-elle en ajoutant qu'aujourd'hui, la collaboration est présente avec le corps policier et qu'il y a une certaine ouverture au dialogue.

« *Dans certains cas d'ivresse sur la voie publique, on se rendait compte qu'une même personne autochtone recevait plus de 12 contraventions dans la même journée pour la même chose. Que fait-on avec ce genre de cas ? N'y a-t-il pas un autre moyen d'intervenir plus efficacement qu'en donnant une contravention ? Puis, il faut se mettre à la place des policiers, que fait-on d'une personne qui refuse d'aller à La Piaule ou au Centre et qui est intoxiquée ?* », s'interroge Mme Parent, en précisant qu'il n'existe aucune cellule de dégrisement dans la ville.

À ce sujet, il faut savoir qu'à Val-d'Or, la déjudiciarisation des personnes itinérantes a passé un cap important. Grâce notamment à la publication de résultats probants d'une étude sur la judiciarisation de l'itinérance valdorienne, publiée en décembre 2016, par Céline Bellot, de l'École de travail social de l'Université de Montréal et Marie-Eve Sylvestre, de la Faculté de droit de l'Université d'Ottawa, on apprenait notamment qu'une grande majorité des constats émis par les agents de police étaient attribués à des



CHEZ WILLIE / NIGAN PHOTO GUILLAUME LÉVESQUE

personnes autochtones en situation d'itinérance. Il arrivait même que plus de dix constats d'infractions leur soient attribués et ce, dans un court laps de temps.

Prenant acte de ces résultats, en septembre 2017, la cour municipale de Val-d'Or a suspendu l'emprisonnement des contrevenants pour l'accumulation de leurs amendes impayées. Une décision émise notamment suite aux recommandations de Jacques Viens, président de la Commission d'enquête sur les relations entre les Autochtones et certains services publics. Et, contrairement à la Ville de Montréal*, ce moratoire n'est pas définitif, mais est en place pour une durée indéterminée, le temps qu'un organisme offrant un modèle alternatif de justice soit créé à Val-d'Or ou dans la région.

Comprendre cette itinérance

Pour Dominique Parent, si l'on veut apporter une réponse à l'itinérance autochtone, il faut s'intéresser à leur histoire et comprendre ce par quoi ils sont passés. « *Certaines personnes qui fréquentent notre centre savent d'où elles viennent, mais elles n'ont pas fait la paix avec leurs racines. Plusieurs ont découvert qu'elles sont liées à l'histoire des pensionnats et commencent à peine à réaliser à quel point cela peut avoir un impact dans leur vie d'adulte. On parle de réconciliation avec les services publics, mais il faut aussi parler de guérison*

traditionnelle. Ce sont des personnes nomades, qui ont été déracinées très jeunes, qui ont des problèmes de dépendance ou de santé mentale et doivent composer avec de multiples traumatismes qui sont parfois générationnels. » Ainsi, respecter une heure de rendez-vous ou un plan d'intervention précis n'est pas si facile que cela.

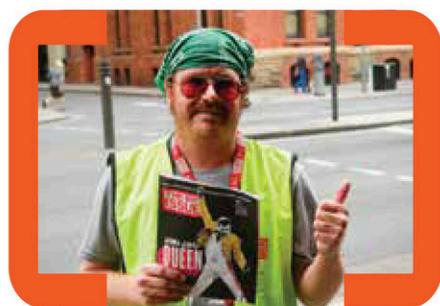
Le portrait de l'itinérance autochtone à Val-d'Or est plus ou moins connu : dans la plupart des cas, il s'agit de personnes qui sont en rupture sociale, ayant des problèmes de dépendance ou de santé mentale, peu ou pas de réseau, victimes de discrimination et qui vivent en marge de la société.

La plupart viennent du Nord et se retrouvent à Val-d'Or parce qu'ils y étaient de passage. Souvent, ils n'ont pas de pièce d'identité ou d'accès à certains services, comme la couverture médicale publique ou l'aide sociale. Ainsi, au Centre d'amitié autochtone, on comptait en 2018-2019, plus d'hommes que de femmes.

* À Montréal, un moratoire empêche l'émission de mandats d'emprisonnement pour les constats d'infractions impayés. Mais il est toujours possible d'être arrêté, jugé et incarcéré dans le reste de la province.

Adelaide

Australie



Mon nom est **Daniel**. J'ai 45 ans. Je viens d'Enfield, dans le sud de l'Australie. Je suis devenu camelot pour **The Big Issue Australia** parce que c'était devenu difficile d'être artiste de rue. Avant, je récitais du Shakespeare et je dessinais, mais je ne faisais pas beaucoup d'argent. Être camelot m'aide à payer mon épicerie, m'acheter des billets de foot et pour les nécessités de la vie en général. Je me suis aussi fait beaucoup d'amis grâce au *Big Issue* !

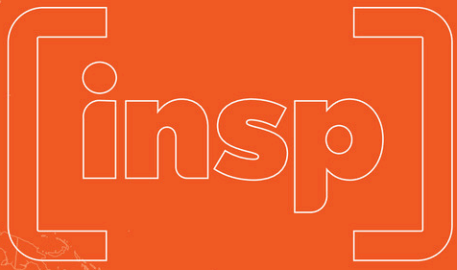
À peu de frais

Visitez la Art Gallery of South Australia sur la rue North Terrace – c'est gratuit et il y a plein d'art autochtone et de l'art moderne. J'aime aussi le Southern Cross Arcade dans le CBD (Central Business District). On y trouve des restos internationaux abordables; mon préféré est le coréen, Seoul Express. Et j'aime aussi le *Free Friday 5 pm* de l'hôtel Torrens Arms à Kingswood où l'on sert des saucisses dans des pains gratuitement à 17 h tous les vendredis.



À l'extérieur de la ville

J'aime le port d'Adelaide parce que c'est là que je vais pour faire mon art. Il y a beaucoup de galeries, de musées et de beaux vieux édifices. Les commerçants et beaucoup de gens de la place me connaissent et je me sens un peu comme une célébrité locale ! D'autres bons endroits sont Stirling et Hahndorf, des villages dans les collines d'Adelaide ainsi que le port Lincoln si vous avez le temps et les sous pour pousser un peu plus loin.

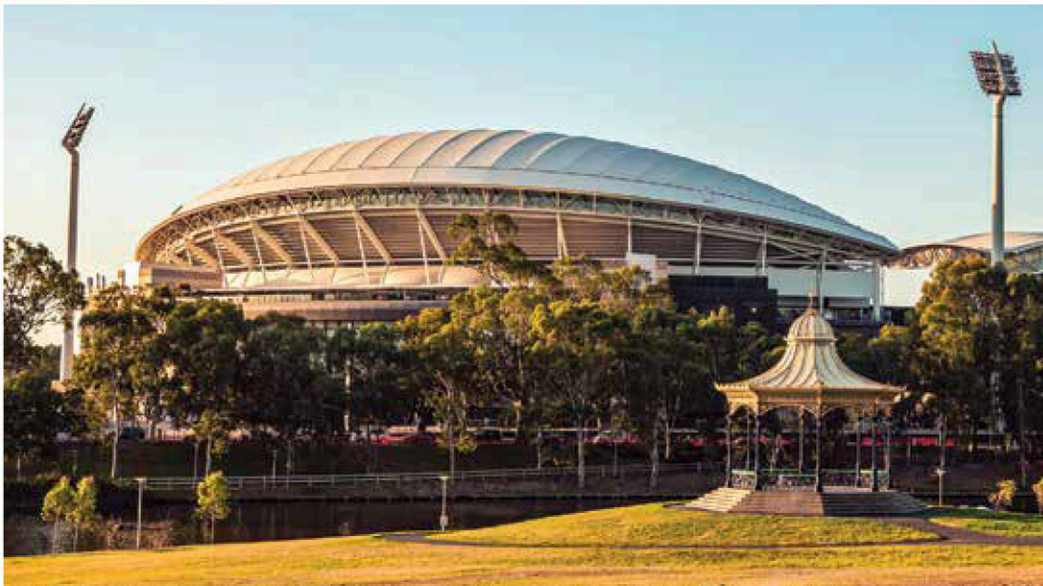


suivez le camelot guide !

Les camelots des journaux de rue, membres de l'INSP (International Network of Street Papers) sont les meilleurs guides touristiques, eux qui connaissent leur ville comme le fond de leur poche. Voici quelques-unes de leurs suggestions.

À ne pas manquer

Les visiteurs doivent aller voir le stade Adelaide Oval. Il y a toujours quelque chose qui se passe là : le footy (soccer australien), le cricket, des concerts internationaux. Vous pouvez y faire un tour guidé et même grimper sur le toit. Et la rue Rundle dans la ville est super pour les cafés et les restos. D'autres excellents endroits à visiter sont le zoo Monarto et le parc faunique Cleland Wildlife Park. Au Cleland, vous pouvez même nourrir les kangourous.



LE STADE ADELAIDE OVAL
PHOTO ANDREY MOISSEYEV (123RF)

Les meilleurs cafés

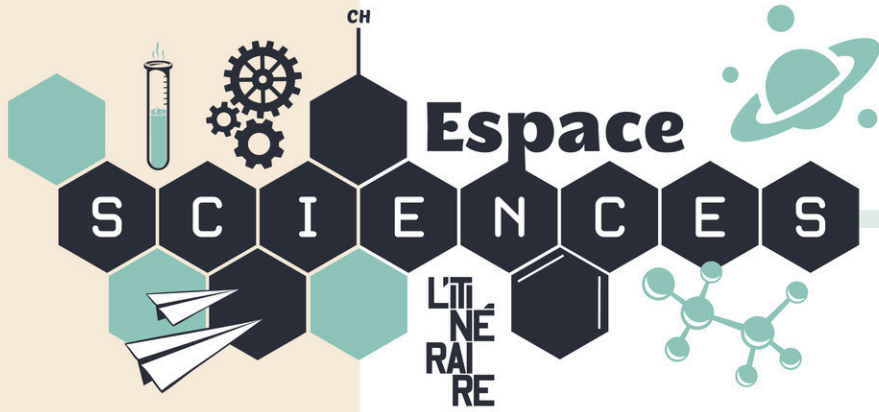
J'aime le bon café, alors j'ai plein de recommandations. Le Bean Bar sur la rue King William a le meilleur café en ville. À Mitcham (en banlieue d'Adelaide), le Fifty 3 Cafe est excellent et le Cafe Ambra sert le meilleur *smashed avo* (toasts aux avocats écrasés). Chez Mr Combs, rue Waymouth, vous pouvez boire un bon moka tout en vous faisant faire une coupe de cheveux ou un rasage. J'aime aussi le Cibo Espresso au mail Rundle et le Queen of Tarts sur la rue Hutt.

Ce qu'on aime d'Adelaide

J'aime le mode de vie relax d'Adelaide. L'accès à la ville est facile et s'y déplacer aussi. On a un bon système de transport en commun. Adelaide a les meilleures plages et plein de bonnes places où manger.

Le meilleur temps pour visiter

J'hésite entre la saison de football, le Fringe Festival et le SALA Festival (ce qui signifie South Australian Living Artists). J'expose souvent au Fringe et au SALA. Le SALA est le plus grand festival d'art visuel au monde. Il a lieu au mois d'août, partout dans l'État. Le Fringe se tient en février et mars. La saison du foot (version australienne) pour les équipes locales et nationale s'étire de mars à septembre. Il y a du soccer du mois d'octobre à avril. J'aime aussi le soccer de rue tous les mercredis dans South Parklands. En espérant vous y voir !



par Yves Grégoire

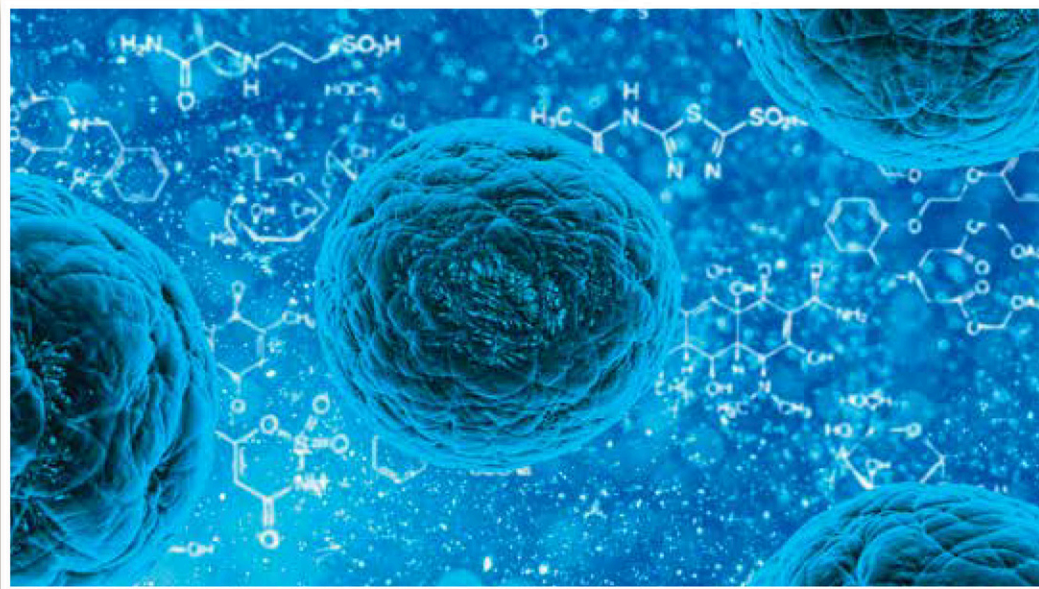
Participant - distribution

Tout est science.
Des confins de
l'univers à la nature
qui nous entoure,
dans la technologie
de tous les jours en
passant par la vie
sur Terre, la science
est partout.

Cellules souches



On apprenait récemment dans le journal *Cell Reports* que des chercheurs de Harvard ont réussi à modifier des cellules souches directement à l'intérieur d'une souris, c'est-à-dire *in vivo*. Cette avancée majeure est une première, car auparavant les cellules devaient être retirées de l'organisme pour être traitées *in vitro*. Une opération particulièrement risquée puisque ces cellules très sensibles peuvent se dégrader. De plus, lorsqu'elles sont greffées au patient, un rejet peut se produire. L'objectif est de développer des thérapies géniques qui permettraient de traiter des maladies génétiques et de corriger les mutations directement dans les cellules souches. Dans le cadre de cette recherche, trois types de cellules ont été sélectionnés : des cellules musculaires, dermiques, ainsi que de la moelle osseuse. Grâce à un virus adénoassocié non pathogène qui transporte un gène dit rapporteur, les cellules ont été ciblées et rendues fluorescentes, afin de permettre aux chercheurs de constater *de visu* qu'elles avaient bel et bien été modifiées. Résultat : 60 % des cellules souches des muscles ont été modifiées avec succès. Le taux de réussite s'élève à 38 % pour les cellules sanguines et à 27 % pour celles de la peau.



CELLULES SOUCHES
IMAGE PUBLICDOMAINPICTURES.NET

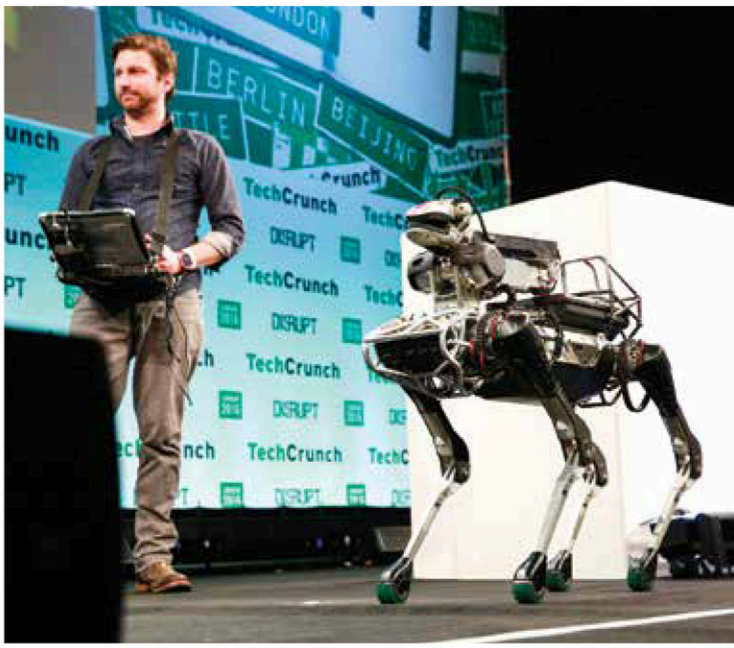


Dans la gueule du loup

L'été dernier, un résident de lakoutie en Sibérie orientale, du nom de Pavel Efimov, a trouvé une tête d'animal préhistorique sur les rives du fleuve Tiekhtyayak. On a appris récemment dans le *Siberian Times* que l'animal a été identifié. Il s'agirait de la tête d'un grand loup âgé de 32 000 ans qui aurait vécu au Pléistocène. La taille est estimée à environ 1,6 m de long, ce qui est au moins deux fois la longueur des loups contemporains. Les crocs, le pelage et le cerveau sont intacts, ce qui est très rare, selon le paléontologue Albert Protopopov de l'Académie des sciences de lakoutie. L'identification de l'animal a été faite en collaboration avec des chercheurs japonais.

Cette tête aurait été conservée grâce au pergélisol, mais ce dernier dégèle de plus en plus à cause du réchauffement climatique. Une situation qui inquiète les scientifiques, car il n'y a pas que les fossiles, mais également des tonnes de gaz à effet de serre qui sont retenus par les glaces, ainsi que des virus oubliés.

SPOT - ROBOT-CHIEN
PHOTO TECHCRUNCH/FLICKR



Le robot serait-il le futur meilleur ami de l'homme?



Boston Dynamics a annoncé que Spot, un robot-chien, sera disponible pour la vente d'ici la fin de l'année. Grâce à son intelligence artificielle, Spot peut accomplir diverses tâches quotidiennes que ce soit dans une maison, un bureau ou encore, un entrepôt. S'il peut être télécommandé avec une tablette, ce quadrupède peut également fonctionner de manière autonome en cartographiant le lieu où il doit se déplacer. À la fois rapide, costaud et intelligent, il peut transporter des boîtes, tirer de lourdes charges, jouer au contremaître et même, au chien de garde. En plus de pouvoir monter des marches, ce robot d'un poids de 72 kilos aurait la capacité de danser.

Le P.-D.G. Marc Raibert espère en produire 1000 par an, mais aucun prix n'a été annoncé pour le moment. Acheté par Google en 2013, Boston Dynamics a été revendu en 2017 à SoftBank, une société japonaise.



En collaboration avec
Imène Hamchiche,
bénévole



Exposition

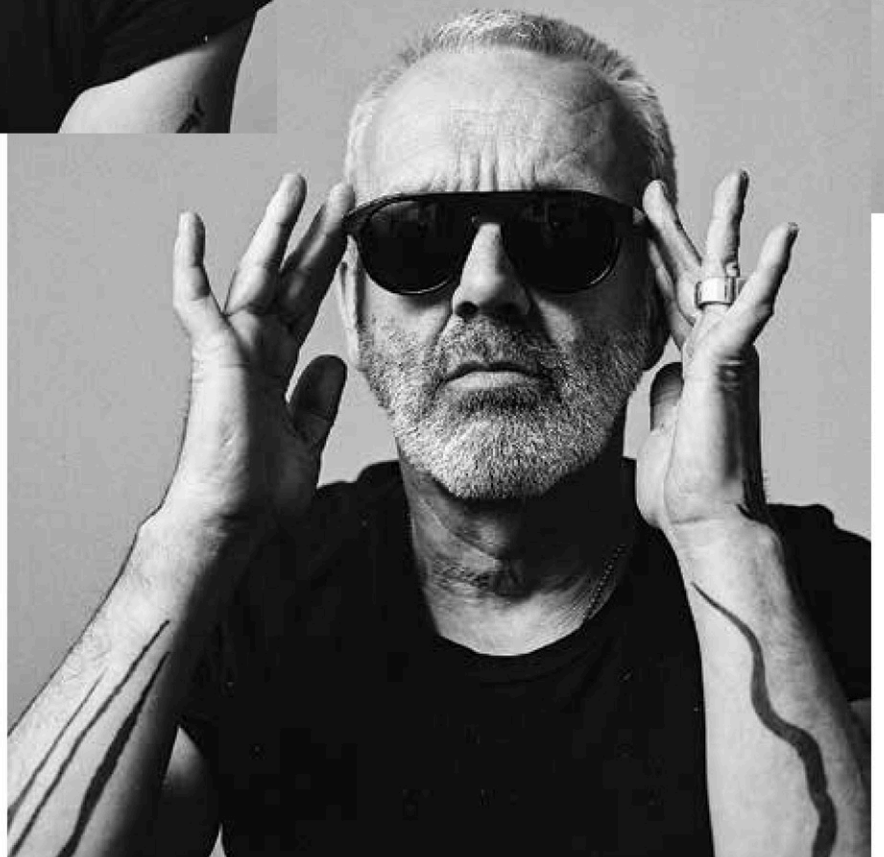


211011



par **Mathieu Thériault**

Camelot Bernard/De L'épée



PHOTOS KAHL SUTHERLAND

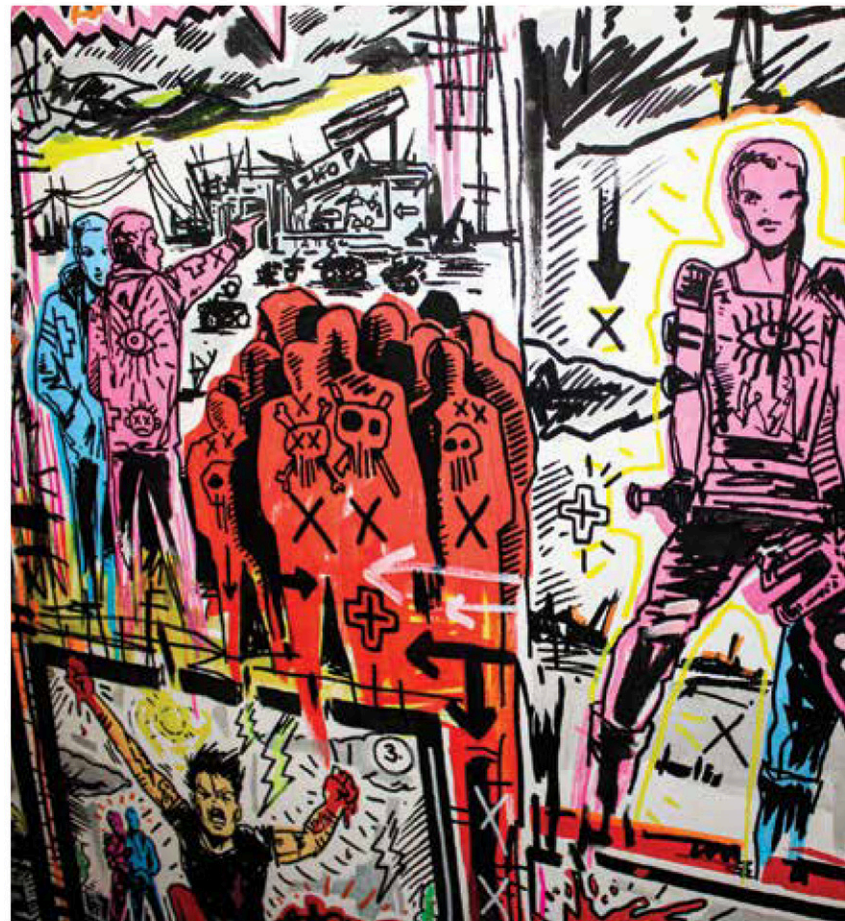
Artiste urbain



Jusqu'au 1^{er} septembre, l'Écomusée du fier monde présente une superbe exposition rétrospective de l'œuvre de Zilon. Connu surtout pour ses graffitis, Zilon est aussi un peintre, un dessinateur, un designer de mode, voire un artisan du jeu vidéo, mais c'est surtout un créateur inclassable, iconoclaste et un authentique punk! C'est en (re)voyant ses œuvres rassemblées sous une même enseigne qu'on constate que c'est un artiste majeur de la métropole, dont tout Montréalais de plus de 30 ans connaît le travail au moins en partie sans forcément savoir que c'est de lui. En marge de cette expo-hommage, *L'itinéraire* l'a rencontré.

Faire une entrevue avec Zilon, ce n'est pas banal. Il a assurément quelque chose à dire et son message est pertinent, mais il n'entre pas dans la catégorie « questions-réponses » et « tenons-nous-en au script ». Après avoir passé plus de 30 minutes à ne pas répondre à notre première question, nous nous sommes vite rendu compte que nous n'étions pas en présence d'un personnage qui correspond aux moules de la société. Entre quelques sacres bien sentis et des tirades sur une société où le paraître et le superficiel triomphent de plus en plus, il nous a surtout parlé de ce qui anime son art depuis toujours.

authentiquement punk!

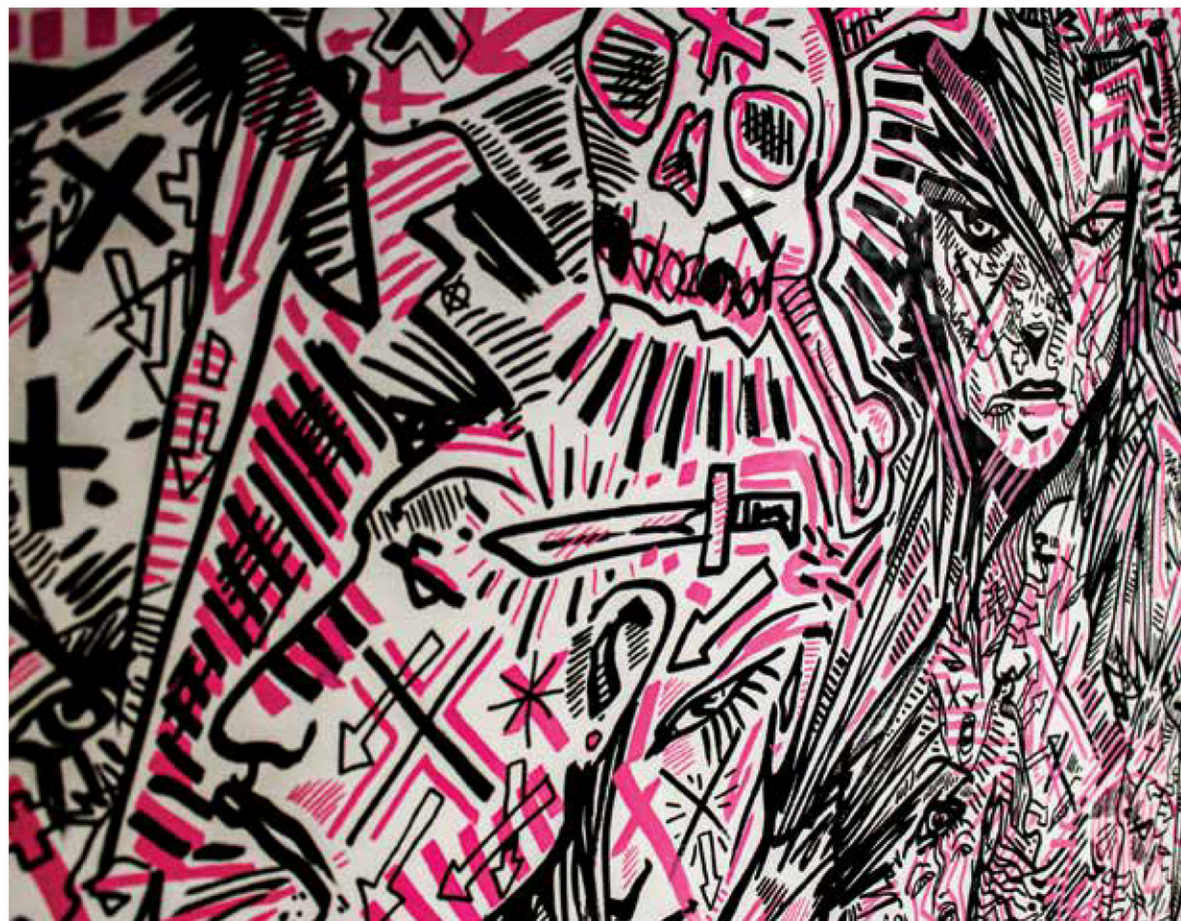


« Moi, j'aurais dû crever dans les années 1990! Les années 1970, 1980 et 1990, c'était vraiment là le top de la contre-culture! Le *blast*! Aujourd'hui 1984, ce n'est même plus la police, c'est nous tous en train de prendre des photos de tout le monde avec un cellulaire. Pas facile de nos jours de faire du graffiti. »

Zion a commencé à se faire remarquer à la fin des années 1970, par des visages très stylisés qu'il faisait en graffiti dans différents lieux publics. « Souvent vers 2 h du matin, avec des aérosols de fortune volés chez Canadian Tire, quand les flics prenaient leur pause Dunkin' Donuts », confie-t-il. Au fil du temps, il a aussi fait de la bande dessinée avec Anik Jean, des *story-boards* pour le premier film de Robert Lepage, des affiches pour le cinéma ou le théâtre, d'énormes fresques en direct, sur différents commerces, sur des meubles, des murs ou sur des articles de mode. Il est un artisan majeur de ce que l'on appelle le *street art*, un mouvement artistique où les œuvres sont réalisées dans la rue ou dans des lieux publics. Cela implique que personne ne sera jamais propriétaire de l'œuvre en question et que sa pérennité est totalement aléatoire.

La contre-culture et les « Foufs »

Zion fait aussi partie de cette première génération d'artistes qui accomplissaient les performances en direct et qui ont fait la renommée des Foufoules Électriques, lors des premières années du bar mythique de la contre-culture montréalaise. Des dizaines de personnes se rassemblaient alors pour des prestations où se mêlaient – souvent de façon un peu chaotique – musique, danse, ballet, peinture et « joyeux bordel » en tous genres.



DÉCOR CONÇU PAR ZILON POUR LE JEU FAR CRY NEW DAWN

Parmi ses réalisations éphémères, Zilon a réalisé en 2009 une œuvre dans la vitrine du prestigieux magasin Ogilvy au centre-ville. Dans le cadre du Festival MURAL en 2014, il a créé une œuvre monumentale sur la devanture du «dépanneur ouvert 24H» au coin des rues Marie-Anne et Saint-Dominique. Des projets dont il est particulièrement fier puisqu'ils donnent accès à l'art à un public qui autrement ne fréquenterait jamais les galeries ou les musées. Dans toute sa démarche, le *do-it-yourself* si cher à la culture punk et la démocratisation de l'art ont toujours été au cœur de ses préoccupations. D'ailleurs, même s'il a été reconnu, exposé et apprécié dans des villes telles que Londres, New York, Paris ou Tokyo, il se désole qu'aucun musée majeur québécois n'ait encore fait l'acquisition de ses œuvres. «*Le Musée des beaux-arts ou le Musée d'art contemporain, ils en ont combien de mes œuvres?*», demande-t-il pour la forme à son gérant qui l'accompagne pour l'entrevue.

Pourtant, Zilon a collaboré avec de nombreux artistes de renom tels que Wajdi Mouawad, Robert Lepage, Gilles Carle, Jacques Languirand ou Claude Péloquin. Plus récemment, il a travaillé sur les décors du jeu vidéo *Far Cry* de la compagnie montréalaise Ubisoft, lui permettant ainsi de rejoindre des millions de *gamers* à travers le monde. Dans le café où il rage contre la machine espresso qui fait un boucan d'enfer, il affirme ne pas avoir de

projets dans l'immédiat et peste contre d'autres artistes venus de l'*underground* comme lui qui sont maintenant soutenus par des cliques, des riches et des puissants. «*Moi je me verrais bien faire des films d'horreur, mais tu sais, vraiment de l'horreur, quelque chose de très sanglant!*» déclare-t-il. C'est clair, Zilon n'est pas un type qui *fitte* dans une case ou dans un moule.

Graffitis, musique et résilience

La musique a toujours habité l'univers mental de Zilon. Lors de notre entretien, c'est la chanson *Pretty Vacant* des Sex Pistols qui semblait l'animer. Pièce qui, pour lui, est une belle illustration de ce que notre époque nous réserve de superficiel, de platitudes et d'insanités. «*Sur Instagram ou Facebook, on entend tout le monde parler de leur nouvel achat, qu'ils sont végétariens ou du muffin qu'ils aiment manger le matin. Mais c'est quand la dernière fois que tu as entendu quelqu'un parler des gens qu'il aime, des personnes qui comptent, de ce qui a vraiment de l'importance? Moi, je n'entends pas ça beaucoup*».

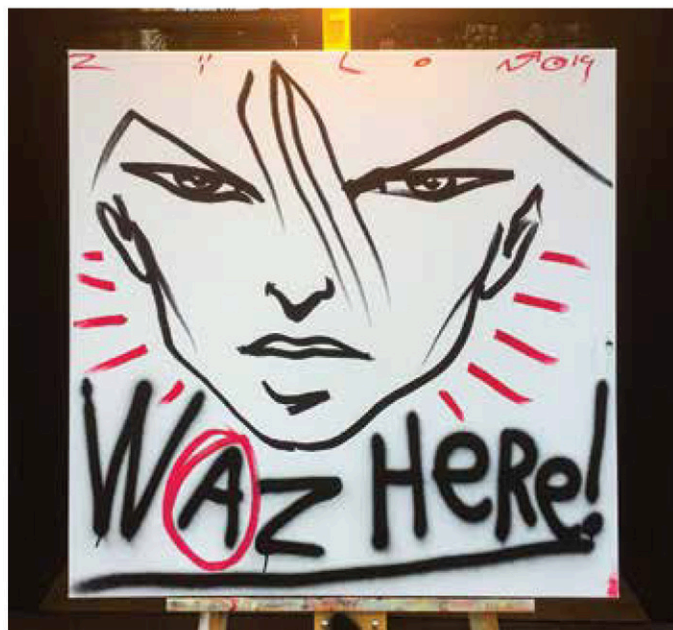
L'artiste Zilon n'a jamais caché qu'il venait d'un milieu difficile. Son père surtout, un alcoolique violent, a tout fait pour le brimer dans sa vocation d'artiste et l'empêcher de s'accomplir et d'exprimer son talent. On sent aujourd'hui que cette blessure est toujours vive.

À 63 ans, Raymond Pilon, de son vrai nom, doit maintenant composer avec le deuil. Dans les derniers mois, il a dû affronter le décès de sa mère, mais aussi celui de son chat, fidèle compagnon depuis 14 ans. Bien entendu, celui de sa mère l'a affecté en premier chef, surtout que celle-ci est décédée alors qu'il se produisait en direct au Musée des beaux-arts, pour une toile qui ironiquement lui rendait hommage. Du coup, Zilon et son gérant ont tenu à souligner que l'exposition rétrospective à l'Écomusée du fier monde est dédiée à la mémoire de la défunte.

Les œuvres de Zilon, en général, sont très chargées graphiquement. À l'origine, ses graffitis étaient beaucoup plus épurés et il n'est pas sorcier de comprendre pourquoi. À la faveur de la nuit, dans l'illégalité et l'anonymat, en espérant que les flics étirent encore un peu leur pause-café, il tombe sous le sens qu'on préfère une œuvre qui sera marquante, mais réalisable en quelques traits et coups d'aérosols. Sauf que les aléas de l'anonymat et de la création dans l'urgence sont loin d'être les seules raisons de ce style qui lui est propre. En fait, plus jeune, il s'est cassé la main droite lors d'un accident, le privant ainsi de son «instrument» de prédilection. Craignant que sa dextérité ne revienne pas, il s'est mis à dessiner de la main gauche. Son visage-signature qui a fait sa marque est né de cet épisode : un visage qu'on pouvait faire rapidement, en quelques traits, et qui le suit toujours. «À chaque Nouvel An, j'en fais au moins un. Parfois je demande la permission, parfois je la prends», dit-il.

Un style bien à lui

Quand il a la chance de peindre ou de dessiner dans un endroit ou un moment qui lui laisse le temps de déployer tout son talent, il crée surtout des visages, des personnages, dans un style industriel-punk-gothique-futuriste qui lui est propre. Ses œuvres, époustouflantes, sont



Cette œuvre a été faite en direct le 14 mai 2019 (jour du décès de la mère de Zilon) à la soirée Bénéfice « Moi M'aime » du Centre d'Apprentissage Parallèle au Musée des Beaux-Arts de Montréal.



effectivement très chargées. Et sa tête semble l'être tout autant. Tout au long de l'entrevue, il passe du coq à l'âne, d'un sujet à l'autre dans un parcours qui lui semble bien particulier. Une seconde, il en a contre les « coquerelles et sauterelles » qui viennent faire des tags vulgaires sur ses œuvres sans aucune forme de respect, l'autre il amorce un top dix de ses œuvres les plus marquantes qui ne se rendra finalement pas plus loin que deux. Pas que les huit autres n'existent pas, mais un flash ou une idée le fait rapidement changer de sujet.

« Moi, j'aurais dû crever dans les années 1990 ! Les années 1970, 1980 et 1990, c'était vraiment là le top de la contre-culture ! Le blast ! Aujourd'hui 1984, ce n'est même plus la police, c'est nous tous en train de prendre des photos de tout le monde avec un cellulaire. Pas facile de nos jours de faire du graffiti ». Zilon, en plus d'être l'un des pionniers des Foufounes Électriques dans les années où ce bar avait vraiment quelque chose d'alternatif et de subversif, a assisté à la naissance du Village gai, un lieu de liberté et d'acceptation qui lui a été bénéfique pour son émancipation et sa créativité.

En définitive, il faut absolument voir l'exposition *Zilon et le Montréal underground*. Si vous ne connaissez pas déjà l'Écomusée du fier monde (un ancien bain public du « Faubourg à m'lasse »), c'est une bonne occasion pour découvrir cet endroit et, du même coup, les créations les plus célèbres de Zilon. Peut-être constaterez-vous comme moi que son œuvre, bien que créé pour l'essentiel dans l'anonymat, vous est finalement bien plus familier que vous ne le pensiez.

Zilon et le Montréal underground

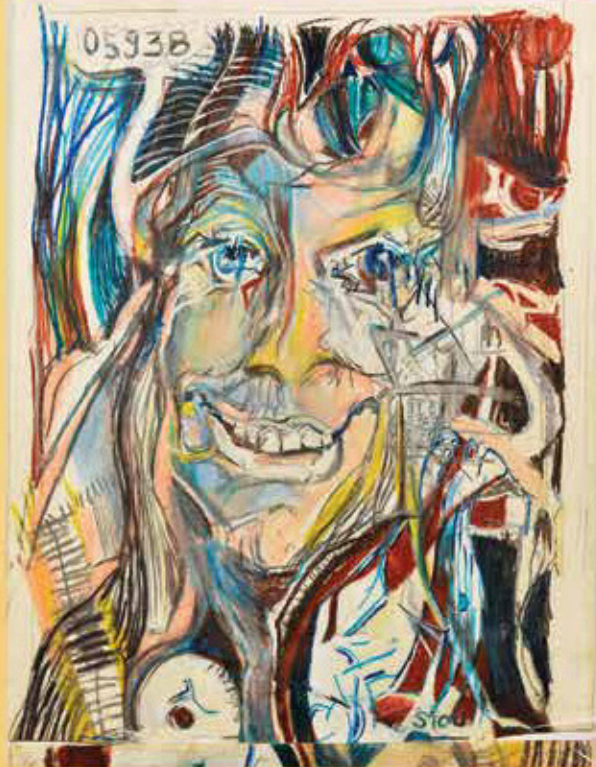
se termine le 1^{er} septembre. En présentant votre titre de transport en commun, vous aurez 2 \$ de rabais pour l'entrée qui est déjà très abordable à 8 \$. L'Écomusée du fier monde : 2050 rue Atatekan (Amherst)

ecomusee.qc.ca

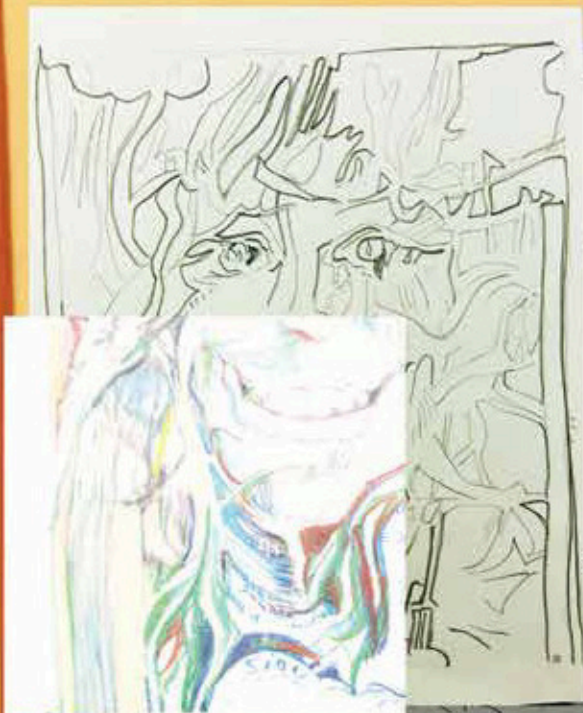


Siou
Game

... le Jeu des 777 erreurs

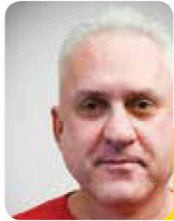


+ Relier les chiffres, pour y voir plus clair !



+ Une vie à colorier

C'EST ENCORE
À
DROLE



GILLES LEBLANC
PARTICIPANT - AIDE AUX CUISINES

Moque-ries



Malgré mon déficit d'attention, j'ai le privilège d'être imaginaire. Cependant, être créateur n'est pas toujours évident, car cela m'amène à douter de mes idées. Sachez qu'il faut des efforts et de l'originalité pour savoir inventer son propre style. Voici mes moque-ries :

Pourquoi doit-on interdire le poker à Bugs Bunny?
— Il mange les trèfles!

Quel type de pied fait souffrir?
— Au cul!

Quel mot ennuyant partage des syllabes identiques avec le mot longitude?
— Platitude!

Si le génie frise la folie, alors pas de soucis avec mes cheveux raides!

Porter des lunettes avec doubles foyers, veut-il dire qu'on n'a pas froid aux yeux?

Pourquoi les Français nomment-ils les testicules, des valseuses?
— Elles dansent lorsqu'on les frappe.

Quel outil utilise-t-on pour la démolition?
— Une masse... musculaire.

Pourquoi le vendredi, les chrétiens doivent-ils manger du poisson?
— Pour avoir à l'esprit qu'ils sont des pêcheurs!

Quelle est l'expression favorite des jardiniers?
— J'en arrache!

Que met dans son sandwich un menuisier?
— Des clous de girofles.

Les automobilistes en ont ULTRAMAR du prix de l'essence qui augmente sans cesse.

Quelle est l'expression favorite du bossu de Notre-Dame?
— Quelque chose cloche!

Je connais un sans-abri du nom de M. Sanscartier!

Quelle est la différence entre un crapet et un crapet-soleil?
— Le premier est le seul à pouvoir vivre en dehors de l'eau!

Que suis-je? Ma vie est courte, mais pleine de rebondissements.
— Une pierre qui ricoche à la surface de l'eau.

Quel ange arbore une auréole géante?
— Celui avec une grosse tête.

Les seules plantes que je ne cultive pas... sont sous mes pieds.

Comment appelle-t-on un pénis qui a mal à la tête?
— Migraine!

Quelle est la menace favorite des artistes peintres?
— Je vais te refaire le portrait!

Quelle est la devise du dépressif?
— Tant qu'il y a de la vie, il y a du désespoir!

Le centre des grands brûlés est-il ouvert aux petites personnes?

Combien y a-t-il de chambres dans un corridor aérien?

Trépasser signifie-t-il passer trois fois?

Sexuellement parlant, quelle est la philosophie des impuissants?
— Vivre le moment présent pour ne rien voir venir!

Faire rire est un risque qui n'offre aucune garantie de réussite à celui qui le prend. N'oubliez pas, ce n'est pas parce qu'on rit que c'est drôle. Et parfois, le clown est triste. Il n'a pas toujours envie de rire. Il a de bons et de mauvais jours, comme tout le monde!

Jeux de mots



josecardinala1@yahoo.ca

**JOSÉE
CARDINAL**
DISTRIBUTRICE

LETTERE	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
1												
2												
3												
4												
5												
6												
7												
8												
9												
10												

HORIZONTALEMENT

1. Voleras.
2. Paresseux. - Colorera.
3. Tueur à gages. - Apprêt.
4. Ultraviolets. - Aire de vent. - Vé.
5. Revenu. - Rangera.
6. Route rurale. - Erbium. - Abécédaire. - Ibidem.
7. Insuffisance des contractions du cœur. - Au.
8. Apparus. - Iridium. - Aluminium. - Note.
9. Thallium. - Pincés.
10. Haltes. - Dialecte celtique.

VERTICALEMENT

1. Qui murmure.
2. Mondiaux.
3. Cuve. - Cité bretonne légendaire.
4. Éreintantes. - À toi.
5. Relatif à la résistance des objets au mouvement qui leur est imposé.
6. Dévorer. - Décore.
7. Courroux. - Unité de mesure d'accélération. - Champion.
8. Île française. - Rongeur d'Amérique du Sud.
9. Bourse.
10. Galère. - Lawrencium.
11. Petits vaisseaux.
12. Singe. - Use par frottement.

SOLUTIONS DU 15 juillet 2019

LETTERE	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
1	P	E	R	E	N	N	I	S	E	R	A	S
2	E	T	U	D	I	A	N	T	S	M	E	
3	R	I	A	M	O	N	E	R	E	S		
4	T	O	I	L	E	E	R	R	O	N	S	
5	I	L	U	S	E	R	A	I	T			
6	N	E	M	S			V	I	N	E	L	
7	E	M	O	I	S		A	S	E	R	E	
8	N	E	N	N	I	M	I	L	A	S		
9	T	N	T	T	R	E	N	A	I	L		
10	E	T	A	G	E	S		U	N	E	S	

3	2	8	9	1	5	6	7	4
4	6	7	8	3	2	1	5	9
1	5	9	7	6	4	8	3	2
5	4	1	2	7	3	9	6	8
7	9	3	1	8	6	4	2	5
2	8	6	5	4	9	3	1	7
8	7	4	3	5	1	2	9	6
9	3	5	6	2	8	7	4	1
6	1	2	4	9	7	5	8	3

Affections glandulaires	Particule	Glisse	Quitter
Elle publie des livres	Médecin français	Caractère scandinave	Négociabilité
Filasses			
Évocation			
Lisière			Strontium
Parti canadien			Note
Rayé	Langue	Mémoires	Meuble
	Excédent		Discret
Écrivain québécois			Iridium
Fabrique de boulons et d'écrous			Époques
Puis			Aire de vent
Enzyme		Propres	
		Finie	

Solutions dans le prochain numéro

Jeu des 7 différences

Pouvez-vous trouver les sept différences dans cette photo de notre photographe bénévole Mario Alberto Reyes Zamora ? Bonne chance !



PROBLÈMES DROGUE, ALCOOL OU MÉDICAMENT ?

PUBLICITÉ



Narcotiques Anonymes
Narcotics Anonymous



1 855 544-6362
www.naquebec.org

Nous pouvons t'aider

Jeu de chiffres

Placez un chiffre de 1 à 9 dans chaque case vide. Chaque ligne, chaque colonne et chaque boîte 3x3 délimitée par un trait plus épais doivent contenir tous les chiffres de 1 à 9. Chaque chiffre apparaît donc une seule fois dans une ligne, dans une colonne et dans une boîte 3x3.



	7	3				6		
	1	9		3				
	5		8		4			
6			2	1				8
	2	7		8			4	1
		1	3			2		6
					8			7
			7		5	9		
7					3	5		

Édition spéciale
1^{er} septembre 2019

L'ITINÉRAIRE
25 ANS
RAISONS

1^{er} septembre 2019

Édition spéciale

25 ans

96 pages

itineraire.ca

f t i y

L'ITINÉRAIRE

Faire un don **Cartes-repas**
Abonnement



JE FAIS UN DON DE :

40 \$ 50 \$ 75 \$ 100 \$ ou _____ \$¹

JE VEUX ACHETER DES CARTES-REPAS :

J'offre _____ cartes-repas à **6 \$** chacune = _____ \$¹

Vous voulez les distribuer vous-même ? Cochez ici :



TOTAL DE MA CONTRIBUTION : _____ \$¹

DONS + CARTES-REPAS



JE VEUX M'ABONNER AU MAGAZINE :

Je m'abonne pour une période de :

12 mois, **24 numéros** (125 \$ avec taxes)

6 mois, **12 numéros** (65 \$ avec taxes)

Nom ou N° de camelot (s'il y a lieu) : _____

MODE DE PAIEMENT

Chèque au nom du **Groupe communautaire L'itinéraire**

Visa MasterCard Code de vérification de la carte (CVC) : _____

N° de la carte : _____

Expiration _____ / _____

(Mois) (Année)

Signature du titulaire de la carte

IDENTIFICATION Mme M.

Nom : _____

Prénom : _____

Adresse : _____

Ville : _____ Code postal : _____ - _____

Courriel : _____

Téléphone : (_____) _____

Postez votre coupon-réponse au **Groupe communautaire L'itinéraire**
2103, rue Sainte-Catherine Est, 3^e étage, Montréal (Québec) H2K 2H9



¹ Pour respecter l'écologie et réduire ses frais postaux, L'itinéraire envoie le reçu d'impôt une seule fois par année, au début de janvier suivant le don.

Vous pouvez faire un don directement en ligne sur notre site itineraire.ca

N° de charité de l'organisme : 13648 4219 RR0001

Pour rejoindre notre service aux donateurs :

514 597-0238, poste 228 • luc.desjardins@itineraire.ca

ZILON ET LE MONTRÉAL UNDERGROUND

Exposition jusqu'au 1^{er} septembre 2019



**ÉCOMUSÉE
DU FIER MONDE**

2050, rue Amherst
(angle Ontario)
☎ Berri-UQAM
514 528-8444

Crédit photo : SkidMore

ecomusee.qc.ca



ARTMOTION
INTERNATIONAL



Montréal



MONTRÉAL!
TÉLÉPHONIE + INTERNET
JUSQU'À 5MBS POUR **25\$/MOIS***



Cooptel

1 888 532-COOP
cooptel.ca

*Frais de 911. Là où la technologie le permet. Offre sujet à changement sans préavis. Certaines conditions s'appliquent.



ON REMPLIT VOTRE TASSE OÙ QUE VOUS SOYEZ

Partout au Québec, on livre gratuitement*

CAFEBROSSARD.COM



CAFÉ
BROSSARD^{MD}

TORRÉFIÉ À MONTRÉAL

514 321-4121 • 1 800 361-4121

*La livraison gratuite s'applique pour les commandes de 10 livres de café et plus.